Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

COLLECTION DES ÉCRIVAINS COMBATTANTS

LOUIS LEFEBVRE

POULOT EN ITALIE

3e MILLE

LA RENAISSANCE DU LIVRE

CANTEGRIL
RAYMOND ESCHOLIER

La Collection des Ecrivains Combattants est et sera d'une surprenante variété, comme l'armée nationale elle-même. Elle évoque, par **Thi-Bâ, Fille d'Annam**, de Jean d'Esme, l'Orient lointain ; Canudo, dans ses **Reflets du Feu**, fait retentir le plus fier lyrisme latin ; et Martial-Perrier, dans **Le Don Juan de Pays-sans-Gare** a de classiques grâces d'Ile-de-France. C'est enfin la province pyrénéenne, ensoleillée, vibrante, heureuse de vivre, que, dans **Cantegril**, fait resplendir Raymond Escholier, lauréat du Prix Femina-Vie-Heureuse Britannique. Toutes les mœurs, amoureuses et gourmandes des Pyrénées ariégeoises, créent une admirable atmosphère à l'histoire de Cantegril, l'aubergiste des Trois-Pigeons, histoire harmonieuse comme une source des montagnes, et savoureuse comme un beau fruit mûr.

POULOT
EN ITALIE

1390
Consulto
no.

189p

LOUIS LEFEBVRE

POULOT
EN ITALIE

220222
2.2.26

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

PQ
2623
E37P6

AVERTISSEMENT

Entre deux spectacles d'horreur, la guerre m'a donné celui-ci : des paysans français, des hommes arrachés de leur terre limousine pour être jetés, d'abord, à l'enfer des tranchées, tirés de là, soudain promenés au doux soleil de la Méditerranée, conduits en Italie, initiés aux plus nobles et rares paysages dans la lumière incomparable de l'Altipiano, et fêtés par Rome, et errant dans Venise...

Quelle illumination pour ces hommes, s'ils étaient capables de la voir !

L'ont-ils vue ? Et comment ? C'est ce qu'il m'a paru intéressant de noter, en écoutant parler l'un d'eux, dont j'ai suivi, d'aussi près que j'ai pu le faire, le discours ensemble admiratif, narquois et ingénu.

Et je l'ai noté, ce discours, avec un soin mêlé de respect. Car non seulement il me

renseigne sur la curiosité ou l'émotion du paysan qui combattait en Italie, mais encore il me montre, mieux que je ne le pouvais imaginer, l'esprit du paysan qui combattait, — tout court. Non point certes aux grandes heures tragiques ; mais pendant les longs mois de veille. Je retrouve ici son calme, sa soumission au destin, la pudeur sinon l'inconscience de son héroïsme et surtout, ah! oui, surtout sa haute sagesse et sa divine simplicité.

Le soldat, — le paysan, qui fut le plus nombreux et le plus parfait soldat — n'était point la brute triste que certains ont décrite. S'il l'avait été, la France serait morte : car il n'y a pas de raisonnement, ni de désir de récompense, ni de crainte de châtiment qui puisse faire porter à des hommes un pareil fardeau de douleur.

Il était moins encore le misérable loustic sur lequel a vécu une trop nombreuse littérature. Non, sa guerre n'était pas un jeu.

Habités par la force qui ne portait pas le même nom, peut-être, en chacun d'eux, mais qui les rendait tous mêmement sur-

humains, les paysans faisaient leur affreux travail, capables seulement, à l'heure de détente, s'ils rencontraient la comédie, de la reconnaître.

Le premier titre de ce livre était : Les Visages de la Terre ou La Guerre d'un paysan. *Je l'ai rayé. Je ne connais pas d'œuvre qui soit digne de le justifier : il y faudrait le plus haut lyrisme uni à la plus pure simplicité. Que cet ouvrage se nomme donc humblement :* Poulot en Italie. *C'est par cette humilité qu'il aura chance de se rapprocher de son inimitable modèle.*

J'ai ajouté, toutefois, au portrait du paysan peint par lui-même, certains travaux qui le doivent compléter.

Les XIV Stations *tracent le cours de la vie moyenne, — moyenne ! — d'un enfant paysan, dépouillée de toutes anecdotes, revêtue, si cela est possible, de sa seule vérité essentielle.*

Nous avons lu trop d'anecdotes, trop d'histoires de tel homme, ou de tel autre. Je voudrais que ce soldat, cessant de porter un nom, cessât, en même temps, de nous être inconnu.

Il vivait là, travaillant à ce sillon plus profond de la tranchée, et si bien mêlé à la terre — lui la défendant, elle le protégeant, — qu'elle s'animait de tout ce sang jeune qui la gonflait; et comme des êtres géants mûs, chacun, par son propre génie, il y avait, dressés sur la ligne tragique, l'Artois qui vivait, la Somme qui vivait, la Champagne qui vivait, la Lorraine et Verdun, — Les Visages de la Terre.

Enfin, j'inscris à la fin de ce recueil une petite pièce en prose et vers : Le Vieux, *qui ne doit pas être séparée de cette étude du soldat paysan. Écrite près de lui, pour lui, jouée par lui, elle lui formulait la raison de son inconsciente fierté, qu'elle a peut-être renforcée.*

Il l'aimait, et il ne se lassait pas d'elle. Elle a été jouée pour la première fois, à l'arrière du Labyrinthe, dans une baraque Adrian, pendant les sombres jours de l'automne 1915. Le « Théâtre aux armées » ne venait pas jusqu'à nous. Les ouvriers regagnaient l'usine. Le paysan restait seul, à peu près, dans une heure doulou-

reuse et tragique. C'était le moment de lui parler.

On a donc essayé. Les sapeurs ont dressé le décor. Un doux séminariste a tenu le rôle féminin. Les soldats français savent tout faire.

Et ces simples paroles ont été entendues. En circulant, pendant la représentation, parmi le public honnête mais ombrageux, on surprenait son acquiescement. Les plus hardis se revêtaient de la dignité de critiques : et ils y avaient tous les titres, étant sages et sincères.

Ils n'eussent point été indulgents si le spectacle les eût choqués. Mais ils déclaraient à voix haute que « c'était bien envoyé », que « celui qui avait fait ça n'était pas un bourreur de crâne » et, encore, « qu'il faudrait s'en souvenir ».

On peut donc espérer, à cause de ce jugement favorable, avoir eu l'extrême honneur d'exprimer un peu de leur pensée.

Le droit de vous parler comme je fais, en Maître...
... Je l'ai gagné, jadis, aux sanglantes années
Qui vous semblent, à vous, des dates surannées.

Je l'ai gagné lorsque j'ai fait la Grande Guerre !
C'est bien loin, dans le temps, et vous n'y pensez [guère...

Ainsi s'exprimait, dans mon petit drame, parlant aux siens, un paysan combattant vieilli. Ceux de 1915, avant de remonter, applaudissaient déjà, de leurs mains puissantes, cette vérité future, — la nôtre.

Juin 1921.

POULOT EN ITALIE

POULOT EN ITALIE

I

LE VOYAGE

Ma foi, quand le cycliste m'a dit : « Poulot, on part pour l'Italie ! » j'ai été content tout de même. Ah ! ce n'est plus l'emballement qui nous prenait quand on parlait d'y aller avant de savoir qu'on irait. A ce moment-là, chaque fois qu'on était relevé, il y avait toujours quelqu'un pour dire : « Paraît qu'on va en Italie ! » Et les autres reprenaient en roulant des yeux blancs : « Ah ! si on allait en Italie ! »

Maintenant qu'on y va vraiment, ce n'est plus la même chose, bien entendu : on réfléchit ; on raisonne ; mais tout pesé, comme je l'ai dit, je suis content tout de même.

Je ne suis pas un buveur de sang. On a une tâche à faire : on a commencé ; on continue ; on finira. Mais quinze jours, trois semaines, sans entendre siffler les obus, ça ne peut pas déplaire à un honnête homme, hein? Et le temps de s'équiper, de voyager, de se rassembler, je compte qu'il faut ça avant que la fête commence pour nous. Ensuite, s'il faut en mettre un coup, eh bien ! on le mettra !

Aussi, ça fera un changement, ce que j'aime par-dessus tout : ces tranchées-ci, on connaît trop leur figure, et, en Argonne ou en Champagne, ou bien en Flandre, vraiment c'est par trop la même chose. On va donc voir du nouveau. Et je ne serai pas fâché de goûter le vin qu'ils fabriquent, dans ces régions-là. Il sera peut-être meilleur, en tout cas moins cher que le nôtre, lequel devient hors de prix.

Minute ! Je ne m'emballe pas ! Et quand l'avocat nous raconte qu'à cause de ses tableaux, et de ses histoires et de ses lacs, l'Italie est le plus beau pays du

monde — après la France —, je réponds qu'il faudra voir.

Mais je veux marquer, par le détail, ce qui arrivera, attendu que je crois que ça en vaudra la peine.

L'embarquement, quand on s'est embarqué, était comme tous les embarquements. On a touché une quantité de boules de pain et de boîtes de singe (1). Ah ! pendant quelques jours, qu'est-ce qu'on va manger comme singe ! Mais j'ai tort de grogner : c'est une habitude. Quand il y a du singe, on grogne toujours ; et quand on le mange, on le trouve toujours bon.

A la gare, il y avait des officiers anglais (2), qui nous regardaient et parlaient à nos officiers. Il paraît que c'étaient des journalistes français. Nous voilà donc intéressants.

Les mieux, pendant le voyage, ce sont les conducteurs de chevaux : ils n'ont pas

(1) Viande de conserve.

(2) On appelle officiers anglais tous les hommes vêtus proprement de kaki et coiffés de casquettes plates.

froid auprès de leurs bêtes. Nous, on se tasse comme on peut. Mais pour la chaleur, un homme est loin de valoir un cheval.

N'importe, le temps passe : ah ! on en traverse des gares ! On ne commence à bien regarder que quand les noms deviennent du Midi. Et encore, ça ne nous étonne guère : le pays est sec, ce qui n'est pas surprenant, vu le vent de tous les diables qui souffle dans la vallée. Et pas de culture que des petits arbres gris qui se tordent sous ce vent. Et des pierres, des pierres...

Alors, voilà l'avocat qui s'excite : « Des oliviers ! qu'il dit, des oliviers ! » Eh bien, quoi ? ces oliviers, ce n'est pas si joli ! Il paraît que c'est toute leur culture ; vrai ! drôle de culture ! Et pas une belle maison ! Ça ne peut pas faire avec le Limousin, qui n'est pourtant pas ce qu'il y a de mieux, quoique étant mon pays.

L'avocat ne se démontait point ; il disait seulement : « Pourvu qu'on passe là-bas dans le jour ! » Nous, on ne s'en-

nuyait point : dans l'instant où le pays était le plus aride, on répétait tous ensemble : « Pourvu qu'on arrive là-bas dans le jour ! » ce qui faisait monter l'avocat. Et Pignerol, qui a le caractère difficile, commençait à le regarder de travers.

Au réveil, c'était encore la même chose, sauf que le ciel était tout bleu. Mais on ne s'en occupait même plus. C'est seulement après la soupe, c'est-à-dire comme on venait de manger sa ration de singe, qu'un de nous a alerté les autres en criant : « Par ici, les gars ! »

Alors, j'ai vu la mer, que je ne connaissais pas. Je dois reconnaître qu'elle ne m'a pas étonné. Je la croyais plus grande.

L'avocat semblait devenu idiot : il marmonnait tout le temps : « La voilà !... la voilà !... » Mais Pignerol a fini par s'agacer et lui a dit : « On le voit bien, que la voilà... Et puis après? Si elle est bleue, c'est à cause du soleil... »

On la regardait donc, sans trop rien penser, tantôt en plein, tantôt à travers

les arbres extraordinaires qui la bordaient, quand le train s'est arrêté pour une demi-heure, juste auprès d'elle.

Je n'avais pas posé le pied à terre que déjà une chaleur, douce comme un feu de bois, me couvrait. Et ça sentait... Bon Dieu ! Qu'est-ce que ça sentait? Une odeur douce, aussi un peu sucrée ; et qui venait d'où ? de ces arbres, de la mer, ou de cet air-là ?

C'était un vrai paisir de se promener : plusieurs profitaient de l'arrêt pour se laver, ce qui est toujours une bonne chose ; d'autres remplissaient leur bidon à une cantine. J'avoue que moi, je n'ai fait que me promener. C'est curieux ce qu'on était content. Et ce n'était pas la peine de boire ; quand on est remonté dans le train, on jacassait tous, on chantait : une demi-heure de ce soleil, ça vaut au moins trois quarts de vin.

On a recommencé à suivre la côte ; on la connaissait, maintenant. Au fond de tous ces petits golfes, entre ces grandes plantes, si belles qu'on ne pouvait pas dire

leurs noms, et puis à gauche sur les collines, les maisons blanches dans les jardins, on savait que c'était le paradis. Et ça ne s'arrêtait pas : c'était tout le temps et pendant des heures, comme un grand seul jardin qu'on traversait. Mais on ne se lassait pas de le voir. Je vous assure que Pignerol, quand il a dit, à un moment, que « ça devenait la barbe », s'est fait vivement remettre à sa place.

D'autant que l'après-midi était venue et qu'aux fenêtres de toutes ces villas ou des hautes terrasses, ou même dans leur jardin, pas loin de nous, c'était rempli de femmes — et toutes bien jolies — qui secouaient leur petit mouchoir ou nous envoyaient des baisers. Elles faisaient des signes comme pour qu'on aille près d'elles, — oui, mon ami ! Mais on ne pouvait pas. Et comme aussi c'était dimanche, des bandes d'enfants et des messieurs et dames, qui se promenaient, applaudissaient sur les chemins et criaient tant qu'ils pouvaient.

Ça a été comme ça toute la journée.

Peut-être qu'on n'y gagnait rien. Bon. Mais si quelqu'un qui y était vous dit que ça ne lui faisait rien, vous lui répondrez de ma part que c'est un menteur.

Le soir, on a passé la frontière. On a chanté, en la passant, *la Madelon*.

Ça fait que ce soir-là, on a couché en Italie.

***

Quand j'ai voulu, le lendemain matin, acheter du tabac, j'ai essayé de parler italien, d'après la leçon que j'avais demandée à l'avocat. J'ai dit à la marchande : « *Donate mi tabaco.* — Lequel que vous voulez? » m'a-t-elle répondu en excellent français. Alors j'ai pensé qu'il y avait du bon.

Mais j'ai d'autres choses plus intéressantes à raconter. Étant libre jusqu'à la soupe de dix heures, je suis parti me promener avec le clairon, dans la ville, d'abord. Quelles drôles de petites rues et de petits pavés ! Avec ce soleil si chaud,

il faut croire qu'il traverse les murs; ce n'est point la peine qu'il passe dans les rues ; c'est pour ça qu'on les fait étroites comme des boyaux.

Dès qu'on a été dans la campagne, voilà ce soleil et cette chaleur, et puis cette odeur aussi, qui nous ont repris. Eh bien ! c'est vraiment un pays où je dis qu'il fait bon vivre ! On a mouillé la chemise, tellement le soleil tapait, rien que pour monter sur une petite colline. Mais de là-haut, ah ! mon ami ! on avait sous les yeux toute cette côte que nous avions suivie la veille, bien finement taillée comme une découpure, avec ses jolies montagnes jusqu'aux cinq cents diables, et le ciel qui était bleu, et la mer pareillement bleue. « Non ! mais quoi ! — je pensais — est-ce que je rêve? » Je fermais les yeux et je les rouvrais, et je voyais toujours la même chose : j'étais donc bien éveillé.

Alors on s'est couché sur l'herbe, la tête au soleil, comme deux rois. On avait tout ça, qui semblait trop beau pour être vrai, à nos ordres.

Je me souviens que j'ai dit au clairon :

— C'est-il pas malheureux de faire la guerre, quand il y a des pays comme ça !

Il m'a répondu :

— Poulot, s'il n'y avait, sur terre, que de la moisissure, ce ne serait pas la peine de se battre.

Ce clairon n'est pas un imbécile. C'est pourquoi j'en fais souvent mon compagnon.

On est redescendu. Un Italien, avec son grand bicorne, se promenait les mains dans les poches, son fusil à la bretelle. Il n'avait pas l'air de s'en faire.

Après la soupe, on est parti pour s'embarquer.

Quand on est sorti du cantonnement dans la rue, ah ! qu'est-ce qu'on n'a pas entendu ! Sur les trottoirs, du haut des balcons, ça criait, ça applaudissait :

« *Evviva la Francia !* Vivent les Français !, »

Nous, on marchait toujours, comme

si on n'entendait pas. Et je crois que ça défilait ! On était l'arme sur l'épaule, bien alignés. La clique, devant, soufflait tant qu'elle pouvait. Et on voyait des fleurs pleuvoir sur le drapeau. Les fleurs qui restaient, c'est nous qui les recevions. On les ramassait vite, surtout celles qui venaient des femmes ; on se les passait dans l'équipement, ou bien au bout du canon. Pauvre vieux flingue ! Ce n'est pas aux fleurs, non, qu'il était habitué !

Quand ça a été fini, on avait pris une bonne suée. Mais je suis content d'avoir vu ça.

Pour ce qui est d'un embarquement en chemin de fer, c'est à peu près la même chose, en France ou en Italie.

Le commencement du voyage, aussi, c'était la même chose, sauf pour la culture qu'on regardait et qui n'avait pas l'air mal faite, quoique différente de la nôtre. On aurait dit des espèces de grandes vignes, qui s'attrapaient entre elles comme des guirlandes. Mais j'y reviendrai.

Le mieux, c'est que, dans une gare, on

aperçoit sur le quai un employé qui portait un grand plateau chargé de petits verres où il versait à boire. C'était pour nous, oui, mon ami, et *gratis pro Deo*. Vous pensez qu'on a été vite en bas. On a donc bu chacun son vermouth, — tous ceux qui ont eu le temps d'en avoir. Les verres n'étaient pas grands, mais ça a fait plaisir quand même. On peut dire ce qu'on veut des Italiens ; Pignerol prétend qu'ils n'ont pas le caractère ouvrier, et je serais assez de son avis sur ce point-là ; mais ce sont des gens qui savent vivre.

A une autre station plus grande, toute la musique est descendue, et allez donc ! pendant l'arrêt on leur a donné un concert. On leur a envoyé *Sambre-et-Meuse*, *la Madelon*, et un autre air que je ne connais pas. Ils écoutaient, les frères, la bouche ouverte. Pour moi, ce qui leur a fait le plus d'impression, c'est encore moins la musique que la manière dont le chef la fait marcher. Moi-même, je ne me lasse pas de le regarder. Il est debout, avec ses grandes moustaches,

devant sa musique bien alignée. Et il n'a pas besoin de bâton. Il lève le bras, et tout se déclenche comme un tir de barrage : quand ça va bien, il chante ; quand ça ne va pas, il rogne ; et il en remet, et il en ôte ; il les arrête et il les relance. C'est vraiment quelque chose de beau ! Il me semble que cet homme-là, il tient les airs enfermés dans son corps. C'est quand il lève son bras que ça les fait sortir. Et les autres n'ont plus qu'à souffler. Et ça souffle, quand il veut que ça souffle !

Après le troisième morceau, on a demandé au chef de gare si le train allait partir et s'il fallait remonter. Mais il a répondu que non. Il n'avait pas l'air pressé, le gros père à casquette rouge. Alors on lui a joué l'*Hymne italien* : ce n'est pas vilain, mais j'aime mieux les airs guerriers. Enfin, ils ont demandé *la Marseillaise* : « *Evviva la Francia !* » Mais les acclamations, ça ne nous trouble plus.

Puis on a apporté du vin rouge pour les musiciens.

A trois ou quatre gares, la chose a recommencé, sauf que le chef de musique a fini par refuser le vin poliment, de peur que les musiciens ne se fassent mal. C'était un peu pénible, mais au fond tout le monde a compris qu'il avait raison.

On a roulé longtemps, dans les cultures toujours pareilles, à regarder les villages blancs qui perchent sur des collines avec leur clocher décollé, posé bien proprement à côté de l'église.

Puis enfin, on est arrivé.

VUE GÉNÉRALE

II

VUE GÉNÉRALE

Nous voilà donc dans cette Italie. Je vais tâcher de dire ce que j'en pense. Mais avant toutes choses, je ne veux pas renseigner l'ennemi. Il faut que je m'arrange pour ne pas dire où nous sommes, au cas où ces pages tomberaient entre les mains du général boche, ou du général autrichien, qui est aussi crapule que lui.

La ville. — Les villes italiennes ont des rues étroites avec des petits pavés par terre, des arcades ou des balcons sur les côtés et des enfants un peu partout. Quand ça monte, il y a des escaliers. Les églises sont de bonne construction, avec beaucoup de peintures. Il y a quelquefois des peintures, aussi, sur les murs des rues, surtout aux coins, comme des petites

succursales des églises. Ce n'est pas les marchands de vin qui manquent : ils s'appellent *albergo*, ou *trattoria*, ou encore de bien d'autres noms : en français ce serait des gros mots que je ne veux pas écrire ; en italien, ça veut seulement dire, paraît-il, que c'est un marchand de vin et qu'il y a du logement. C'est tout ce que j'ai vu d'intéressant comme curiosité. Il est vrai que la ville n'était pas grande. Je passe à la population.

La population. — On ne connaît pas facilement les gens quand on n'est pas de chez eux. A première vue, je pensais, comme Pignerol, que les Italiens n'ont pas le caractère ouvrier. Mais attention ! je ne veux pas être injuste. Un matin qu'on partait pour l'étape, avant que le jour se lève, la rue était pleine de gamins et de femmes qui s'en allaient bien posément à leur ouvrage. Ne disons donc point qu'ils ne travaillent pas. Mais ayant reconnu cela, je peux ajouter que beaucoup sont occupés à ne rien faire, surtout les vieux. On les voit roulés dans leurs grandes pèle-

rines à col en peau de lapin. Pas bien gras, non, ni bien propres. Et ils restent là immobiles, en travers de la rue, comme des Saint-Jean-regarde-moi-donc. Je peux dire ça, quoiqu'ils soient nos alliés. Ce n'est pas un reproche.

Où je les ai le mieux vus, c'est à la musique qu'on a faite un soir, sur la place. A cette musique, il y avait deux musiques : une française et une italienne, à une pièce de cent cinquante mètres l'une de l'autre. Elles jouaient chacune leur tour, bien entendu. Dès que la nôtre avait fini son air, bon, voilà l'autre qui commençait. Et je me remue ! Et je frétille ! Une vraie musique de fête. Allons ! Les frères latins, comme dit l'avocat, ils ne se frappent pas trop. Nous tous, les gars, on suivait l'air qui se jouait ; chaque fois que ça commençait, on piquait une course à droite ou bien à gauche — histoire de rire, car on n'entendait pas grand'chose. Pendant ce temps-là, mes vieux mal rasés se tenaient sous les arcades, graves comme des sénateurs.

Ça se passait près d'un lac, où on a débarqué : de l'eau presque aussi bleue que cette Méditerranée, et entourée de maisons qui s'y reflètent à l'envers. On dira ce qu'on voudra, mais c'est gai et joli.

Une chose dont je n'ai pas encore parlé, et qu'il y avait aussi en quantité, dans cette foule, ce sont les Italiennes. Je les ai trouvées pas vilaines de figure, et, le plus souvent, fortes de poitrines. Mais je ne leur ai rien dit. Je ne me vante pas de ce que je ferais si elles n'étaient pas comme elles sont. Mais étant comme elles sont, avec leur jupe trop courte, elles ne ressemblent pas assez à nos femmes (1). Je parle pour moi, bien entendu.

Remarquez que si j'avais voulu, je me serais fait comprendre : car en se servant de notre patois limousin, on cause avec l'habitant. Ça enrage l'avocat, qui traîne partout son dictionnaire et fait quelquefois rire de lui.

Avant d'aller plus loin, je veux toucher deux mots d'une importante question.

(1) Écrit en 1918.

Le vin, le tabac et le manger. — Le vin n'est pas mauvais, et on en trouve facilement, à des prix raisonnables, du rouge et du blanc. Moi, je préfère le rouge. Je comprends donc, primo, qu'on aime l'Italie.

Je n'en dirai pas autant du tabac. En paquet, je préfère de beaucoup le caporal. Mais eux paraissent s'en arranger. J'ai vu jusqu'à des vieilles femmes qui en fumaient, et dans la pipe ! Quant à leurs cigares, ah ! mon ami ! c'est long, tout tordu, sans grand goût. Et ce n'est point la paille qu'ils passent dans le milieu qui va les rendre meilleurs ! Parlez-moi d'un bon deux sous de la régie...

En fait de manger, ils ne mangent quasiment que de la bouillie qu'ils appellent de la polenta. On trouve à acheter des petites pommes, un peu de charcuterie et du fromage ; sans être mauvais, il ne vaut pas le camembert. Le plus sûr, tant qu'on habitera le pays, ce sera donc la cuisine roulante. Et j'ai idée que son odeur ne déplaît pas aux Italiens. A l'heure de la

soupe, ça sonne, deux fois par jour, le rassemblement des bambini. Savoir, quand ils attrapent une écuellée, si on ne les force point de partager avec les sénateurs (1).

Le voilà, le triomphe de la cuisine française.

La culture et le pays. — Nous autres cultivateurs, c'est naturel que la culture nous intéresse. Celle de ces pays-ci, vrai, m'a d'abord étonné. Il y a, dans ces régions, des oliviers. Bon. Dans d'autres, les champs, ce n'est rien que des allées faites avec des mûriers pour nourrir les vers à soie. La vigne, comme je l'ai dit, fait entre eux des guirlandes. Et dans l'intervalle des arbres, eh bien ! il pousse du blé. Ils ont de grands bœufs blancs ou gris qui vous labourent ça tranquillement.

Ce n'est déjà pas si mal pensé : il n'y a pas de terrain perdu. Ils se font du vin, ces

(1) L'auteur entend par là, bien entendu, les vieillards de noble attitude, mais déguenillés, qu'il a vus errant par les rues.

Italiens, du pain et de l'huile. Ils sont habiles, somme toute, pour ce qui est de s'épargner du mal : ainsi, tout au bord de leurs fleuves, ils installent de grandes roues, comme qui dirait des roues de moulin, pour élever l'eau jusqu'aux conduits qui la déversent sur les terres. Les femmes, elles, pour porter leur eau, suspendent de beaux seaux de cuivre à un grand arc en bois qu'elles passent sur leurs épaules. Avec ça, elles marchent droites, comme celles, dans les cirques, qui font les équilibres. Ça paraît vraiment pratique.

Mais revenons à la culture. Le certain, c'est qu'elle ne vaut pas la nôtre, bien entendu. Qu'est-ce qu'ils mangent, direz-vous, avec leur vin, avec leur pain, avec leur huile? Eh ! s'ils ne font pas comme chez nous, faut-il donc que ça nous fasse rire? Je vois ce Pignerol qui n'arrête pas de se tordre : je ne trouve pas ça raisonnable.

Pour m'expliquer, il faut que je dise ce que j'ai vu. J'ai vu, près d'un lac aussi bleu que la mer de là-bas, de grands châteaux

peints en rouge avec des tours découpées, dont les murs tombaient droit dans l'eau. Et des terrasses, et des jardins, et toujours des plantes extraordinaires, dont nous ne savions même pas les noms. Une fois j'en ai brisé une tige que j'ai mâchée. C'était si fort que j'ai eu la langue brûlée pendant deux jours.

J'ai vu, au delà des cultures, à même au milieu d'elles, des masses de petites collines rondes portant trois ou quatre cyprès noirs, et dessus, un château, une tour, ou une église.

J'ai vu plus loin, dressée au fond de la plaine comme un décor pour le théâtre, une grande suite de montagnes si hautes que, quand il pleut, c'est de la neige qui tombe là et qui y reste.

Et sur tout ça, sur les montagnes, sur les collines, sur la grande plaine et sur le lac, j'ai vu quelque chose que je ne peux pas expliquer. Voilà le malheur : c'est quand c'est le plus beau que je ne peux pas expliquer.

Enfin pour bien dire, dans le jour, c'est

un pays où il fait clair, où il fait bon regarder, bon respirer. La plus vilaine journée, il y avait une sorte de brume : ça imitait, sur toute la plaine, du coton ou du lait répandu.

A l'aube, le plus souvent, le fond du ciel est rouge, comme leurs châteaux ; le soir, c'est rose, et c'est joli, quand ça éclaire la neige sur le haut des montagnes. Pour que j'aie remarqué ça, il faut que ça soit remarquable.

Mais ce que j'aime le mieux, c'est le soleil de midi : doux en décembre, comme en avril dans nos contrées. Ceux qui ne réfléchissent pas ne peuvent pas savoir. Moi, ces Italiens, je comprends leur caractère. Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent? Toujours pas vendre des parapluies : il ne pleut jamais. Alors ils en font le moins possible ; ils restent là à regarder, à boire leur vin et leur soleil — et puis à faire l'amour, si j'en crois le nombre des bambini qui grouillent partout.

Je ne prétends pas qu'après la guerre je vais devenir Italien : non, j'aime

mieux travailler, et puis après, manger mon soûl. Mais à chacun son caractère. Il faut réfléchir.

Ce n'est d'ailleurs pas des mauvaises gens. On l'a bien vu à l'enterrement du bombardier qui est mort dans le village, par un accident malheureux.

Quand un homme meurt loin des lignes, on tâche de lui faire un bel enterrement. Ça fait plaisir à tout le monde : d'abord à cause de ce pauvre camarade. Puis on pense à tant d'autres, qui sont morts ici et là, sans qu'on ait pu les enterrer. Enfin, comme la même chose peut vous arriver le lendemain, ça vous fait plaisir, ces honneurs, pour vous-même. On fait donc du mieux qu'on peut : ce jour-là, il y avait un cercueil bien propre, le colonel et tous les officiers, un piquet en armes et une couronne qu'on avait faite.

Eh bien ! les Italiens ont été très gentils : ils ont prêté leur voiture, avec quatre grands plumets, deux chevaux, un grand et un petit, recouverts de drap, et le cocher coiffé d'un chapeau de pos-

tillon et d'une perruque blanche à petite queue. Il y avait aussi un détachement de soldats italiens conduits par leur officier, le curé de la paroisse flanqué de deux enfants de chœur, qui devaient travailler souvent, les petits gars, car leurs robes noires étaient blanches de bougie. Et il y avait le maire et l'adjoint, et les enfants de l'école, un cierge allumé dans leur main, et les demoiselles du pays. Elles avaient fait aussi une grande couronne. Tout ce monde s'en est allé, entre les arbres d'un petit chemin, vers l'église dont les cloches sonnaient.

Le pauvre diable ne croyait pas qu'il aurait un si bel enterrement, ni qu'il passerait entre les arbres verts, sous tant de soleil, au mois de décembre.

A l'église aussi, c'était une belle cérémonie : un catafalque comme pour un ministre, et une grand'messe. J'attendais pour voir, sans cependant être distrait, comment les Italiens disent la messe. Mais c'est comme chez nous, sauf que le bedeau, quand il quête, passe sous le nez

des personnes un petit sac emmanché d'un bâton. Ça ne fait pas une grosse différence.

Et alors, entassé dans l'église, quel peuple, mon ami ! J'ai remarqué, debout dans un coin, une douzaine de ces vieux sénateurs et autant de femmes, la tête couverte par un fichu, qui restaient immobiles, arrangés comme pour un tableau.

Enfin, au cimetière, le colonel a dit adieu à notre camarade, et, après lui, le maire italien, qui ne savait guère parler français. A un autre moment, ça aurait amusé de l'entendre. Mais à ce moment-là, il n'y en a pas un qui ait ri.

On voit que les Italiens, comme je le disais, ne sont pas de mauvaises gens.

Je leur ferai pourtant un reproche : c'est qu'il fait froid dans leurs maisons : le soleil est bon, mais les nuits sont fraîches. Et ils n'ont pas seulement l'idée de monter un poêle. Mais quoi ! c'est leur affaire. Et puis, à force de faire l'amour, ça les réchauffe peut-être assez.

RIVOLI ET VÉRONE

III

RIVOLI ET VÉRONE

Ce n'est pas tout ça : il faut que je parle de deux endroits que j'ai vus. Ça ne peut pas gêner la défense, puisque, si on est passé là, il y a beau temps qu'on n'y est plus.

Dans les marches qu'on a faites (sur des routes rudement bonnes, preuve que ces Italiens, quand ils veulent travailler, ne sont pas non plus si maladroits), savez-vous les noms que le lieutenant lisait sur sa carte, les noms des pays où même, quelquefois, on passait? Des noms que je connaissais, bien sûr : mais je n'avais jamais réfléchi où se trouvaient ces pays-là, ni même si quelque part ils existaient vraiment. Ça me paraissait des noms à mettre dans des livres, ou au-dessous des tableaux

qu'on accroche aux murs. Des noms de victoires françaises, quoi ! Vous, savez-vous où c'est Solférino, Arcole, Rivoli ? Moi, je suis passé auprès. Je vous assure qu'en passant par là, le sac ne pèse guère : personne ne baissait la tête, non.

Là-bas, dans le Limousin, au café ou à la manœuvre, c'est bien joli de blaguer ! Ici, mon ami, viens-y, je t'attends.

Mais il faut que je raconte Rivoli.

On était sur la hauteur, juste devant ce village qui s'appelle Rivoli, et qui est un village comme les autres, mais bien campé, bien sur le haut. Dans le fond, il y avait la montagne : entre elle et nous, la plaine, et sur la droite, un fleuve qui faisait une boucle avant de partir entre deux murs de rocs.

Alors, ce fleuve, qui est nu et qui coule vite, mais qui ressemble à un autre fleuve, eh bien ! c'est un fleuve de l'histoire : c'est l'Adige. Et sur cette boucle, c'est là que les Autrichiens ont été rejetés dedans, tous à la baïonnette. A l'autre bout de la plaine, il y a des arbres et une

pierre : c'est le tombeau de Napoléon (1).

Voilà. Je ne sais pas si je me fais comprendre. Il y avait donc ça devant nous. A un moment, tout le régiment ensemble a présenté les armes pendant que la musique jouait. Tout le régiment : c'est quelque chose. Le colonel, dressé sur sa jument brune, a fait un petit discours que je n'ai pas entendu, bien qu'il ait parlé fort. Mais ça ne fait rien : j'ai compris tout de même. Il n'avait pas l'air commode. Nous non plus. Menteur qui dirait qu'à cette minute, il ne sentait rien !

Après, on a défilé : et comment ! Est-ce qu'on savait, nous autres, si ce n'était pas devant Napoléon qu'on défilait?

L'autre endroit dont je veux parler, c'est une ville où nous devions passer. L'avocat, à son sujet, recommençait de s'exciter. Mais nous ne nous moquions plus de lui, parce que nous savions que pour la mer, lui ne s'était pas moqué de nous.

(1) Erreur évidente ; il s'agit du monument élevé, près de Rivoli, à la gloire de l'Empereur.

« Ça, disait-il, c'est la ville de l'amour : il y a un tel — dont je n'ai pas retenu le nom — et une femme appelée Juliette, qui habitaient là et qui sont restés célèbres, tellement ils s'aimaient tous les deux ». Et il racontait leur histoire, où il y avait un balcon et une alouette, et je ne sais quoi ! Toujours est-il qu'ils en sont morts, mais que c'étaient de bons enfants, et qui s'aimaient pour de vrai.

Alors, en abordant cette ville, nous aussi, on commençait de s'exciter. Le malheur, c'est qu'on ne l'a pas traversée dans son milieu : seulement un des faubourgs. Ah ! mon ami ! ça a suffi. Sur tous ces balcons, et tout le long des trottoirs, c'était rempli de jeunesses en jupe courte, et qui n'avaient pas leurs yeux noirs dans leurs poches. Et qu'est-ce qu'elles nous envoyaient : des fleurs, et des fleurs, et des baisers et des bravos ; et puis : « *Evviva la Francia !* » qu'elles criaient.

Nous, on les appelait toutes Juliette.

Il faut dire que j'avais la chance d'être

de la garde du drapeau, où nous en recevions plus que les autres.

Et c'était magnifique, dans la rue étroite, toute la troupe bleue qui défilait l'arme sur l'épaule, ferme et d'attaque, sous les femmes qui lui jetaient des fleurs.

Il y en a une qui a dit : « *Che sono robusti* ! »

Oui, ma petite, tu peux le dire : *robusti !* et comment ! Il n'y a qu'à voir.

En avant, *Sambre-et-Meuse ! Evviva la Francia !*

Un qui a pris quelque chose, comme crampe du bras droit, c'est le porte-drapeau : mais il était content tout de même.

Avant la fin du faubourg, on a formé les faisceaux, en attendant que le cantonnement soit prêt. Alors un habitant est venu sur sa porte, avec deux ou trois bouteilles de vin : vous pensez que les copains, qui venaient de mouiller la chemise, ne se sont pas fait prier. Oui, seulement, une fois là, comme de juste, ils ne voulaient plus s'en aller. Ils étaient sept ou huit qui ne prenaient que le temps de vider leur

quart et de retourner le faire remplir.

Quand le patron a vu ça, imaginez ce qu'il a trouvé? (Preuve que ces Italiens non seulement savent vivre, mais encore, quand ils veulent, sont rusés.) Eh bien ! il a fait porter sur la route une barrique pleine, avec un tuyau de caoutchouc. Ça n'a pas traîné, je vous prie de le croire, pour l'amorcer ; de sorte que chacun a pu se servir : et non seulement boire son quart, mais encore, s'il savait s'y prendre, garnir un bidon ou deux. Et *gratis pro Deo*.

Voilà ce que j'avais à dire pour la traversée de cette ville.

Quand on est arrivé à la maison du colonel, on a rendu les honneurs, et le porte-drapeau a entré le drapeau ; et avant qu'il le roule, dans la pièce d'en bas où il se tenait, voilà les dames de cette maison qui s'approchent, une vieille et deux jeunes. Elles se mettent à joindre les mains, et à regarder. Puis, la plus vieille d'abord et les deux jeunes ensuite, elles prennent dans leurs mains l'étoffe de notre drapeau, et chacune à son tour, par rang d'ancienneté,

elles l'embrassent bien doucement. Oui, mon ami.

Et j'en entendais une (je n'ai jamais pu savoir laquelle) qui répétait pendant ce temps-là : « *Che bellezza ! Che bellezza !* » sur le ton de faire sa prière. L'avocat m'a expliqué que ça voulait dire : « Quelle beauté ! »

Une fois au cantonnement, la soupe mangée, c'était le moment de dormir. On avait bien tiré, depuis le matin, une pièce de vingt-six à vingt-sept kilomètres. Mais ce n'est pas à ça que je pensais. Je pensais : « Me voilà auprès du pays de cette Juliette. Je n'y reviendrai jamais, et je vais m'en aller sans seulement l'avoir vraiment vu. Ce n'est pas possible ».

Alors, j'ai été trouver le clairon. Je ne connaissais que lui d'assez hardi pour venir avec moi. Car il y avait encore trois heures avant l'appel, mais c'était défendu de quitter le cantonnement. Je l'ai trouvé debout, les souliers propres. Il m'a dit tout de suite : « Viens, Poulot ! j'y allais. »

On est donc parti, comme deux fous, en se dirigeant vers les lumières, vu qu'il faisait complètement nuit. On n'a rien remarqué, d'abord, que les mêmes rues étroites qu'on connaissait déjà. Mais à force de marcher, voilà la foule qui devient si drue qu'on ne progressait plus que lentement : des soldats italiens, et des français, et des femmes et des sénateurs ! Enfin, sur une grande place, on a trouvé un vrai champ de foire, avec des marchands de pommes et des marchands de châtaignes et de toutes sortes d'autres choses. Et tout ce monde-là qui criait. On en était comme étourdi.

Et ça, ce n'est rien : ce que j'ai retenu, c'est qu'en levant le nez, dans les petites rues ou sur les places, qu'est-ce que vous voyez? Des maisons? Ah bien ! Ou si c'est des maisons, il y a tant d'ornements et de balcons que tout le pays a l'air aux ordres de cette Juliette.

Mais ce n'est pas des maisons. C'est des palais, plutôt, ou des architectures, des sortes de cathédrales qui ne sont pas des églises.

On se baladait là-dedans, comme deux imbéciles, sans penser seulement à prendre un verre.

Et je n'ai rien vu, puisque c'était la nuit. Mais je suis bien content d'avoir vu ça. Je n'aurais pas cru que ça existait.

De retour au cantonnement, on a encore été plus satisfait, parce qu'on n'a pas été puni.

***

Mais en voilà assez : il ne faudrait pas croire qu'on n'est venu ici que pour recevoir des fleurs.

Alors, si on arrive dans le voisinage du Boche ou de l'Autrichien, je me tais : ça ne regarde plus personne.

L'ALTIPIANO

IV

L'ALTIPIANO

Je croyais que j'avais fini de raconter tout ce qu'il y a de curieux en Italie. Mais j'ai encore vu tant de choses extraordinaires qu'il faut que je continue.

D'ailleurs, maintenant, tous les journaux ont marqué qu'on s'était battu sur l'Altipiano, et puis les Austros nous ont vus d'assez près pour être renseignés là-dessus. Alors, je ne sais pas pourquoi je ne dirais pas ce que j'ai à dire.

Mais il faut d'abord que je parle un peu de cette vie dans la montagne qui est bien curieuse. Chez nous, en Limousin, on ne peut pas s'en faire idée.

Il y a d'abord, pour monter là-haut, une belle route qui avec ses lacets n'en finit pas ; et ce n'est pas un sentier ni un chemin :

c'est une vraie belle route, où les camions peuvent rouler, même se croiser, sans verser trop souvent.

A mesure que tu montes, tu vois la plaine qui s'enfonce, et c'est joli, cette grande plaine toute régulière avec les rangées de ses arbres, avec des grandes lignes blanches qui sont des fleuves sans eau, comme ils sont dans ce pays-ci, avec les clochers tout droits, qu'on appelle des campaniles parce qu'ils sont placés, comme j'ai déjà dit, à côté des églises, et puis dans le fond, tout loin, des collines. Il y a un côté où, au lieu de collines, le fond, c'est la ville de Venise, qui est bâtie, paraît-il, sur la mer. Dès qu'on est un peu haut, on la voit très bien. Je dis qu'on la voit, parce que tout le monde le dit. Mais moi, je ne l'ai jamais vue. Et chaque fois que j'ai demandé à quelqu'un de me la montrer, on m'a répondu que le temps n'était pas assez clair.

En arrivant sur la montagne, c'est curieux. Au bas, on croirait qu'il n'y a qu'un rang de montagnes et que c'est fini ; mais

pas du tout : derrière ces premières montagnes, il y en a d'autres. Tout un pays, avec d'autres montagnes encore qui commencent sur celles-là, et, entre ces montagnes, bien tranquillement, des plaines. Je ne l'aurais jamais cru.

Voilà donc où on est installé.

Ici, il ne fait pas chaud comme en bas ; dans la journée, du soleil ; mais les nuits sont fraîches. On vit dans le nuage. Je ne croyais pas que c'était possible, et je suis content d'avoir vu ça : je comprends mieux maintenant comment les choses se passent. Il fait beau : tout d'un coup, crac ! tu es dans le nuage et dans l'humidité. Il ne pleut pas sur toi : la pluie tombe sur ceux d'en bas ; toi, tu es dans le nuage tout neuf, tout frais ; c'est après qu'il est passé sur toi qu'il tombe sur ceux de la plaine. D'autres fois, c'est l'orage qui vient, et comment ! Tu ne sais même pas de quoi il s'agit : allez ! voilà l'orage ! Et raide ! Tu le touches. Les orages de la plaine, qu'on voit de loin, ce n'est plus la peine d'en parler.

Aujourd'hui, je sais ce que c'est qu'un orage.

Et le soir, avec ces nuées qui naviguent autour des montagnes, le soleil fait des couleurs extraordinaires : ça flambe, et c'est doux.

Mais ce sont des choses trop belles que je ne sais pas raconter.

Quand la nuit est tombée, on voit les lucioles : des espèces de vers luisants qui volent. Ça s'allume dans le buisson, ça vole, ça s'éteint et ça se rallume. Tout ça clignote, tout ça file dans cette nuit.

Depuis que je suis dans ce pays, je m'aperçois tous les jours qu'en dehors du métier de paysan, je ne connaissais pas grand'chose.

Mais parlons un peu du ravitaillement, qui reste une question de premier ordre.

Les Italiens se servent beaucoup d'une sorte de bagnole suspendue à un câble et qui monte de la plaine au sommet de la montagne. Je l'ai déjà dit : pour ce qui est de s'éviter du mal, ces Italiens sont des malins. Et c'est leur droit ; ils appellent ça

le téléférique. Oui ; seulement, leur machine, moi, je l'ai vue suspendue, pendant des heures, au-dessus d'un ravin. La panne.

Nous, on se sert des mulets. Voilà des bêtes que j'estime. Elles passent où on veut, partout où un homme passe. Et jamais un mot. Ça ne se plaint pas : ça porte tout, des outres pleines de vin, ou même d'eau, puisqu'il en faut quand même un peu, pour se laver, et que la montagne n'en fournit pas ; ça porte du matériel, des planches deux fois plus longues qu'elles. Ces bêtes-là, je les embrasserais. Du reste, j'en ai déjà embrassé. Et tout le monde pense comme moi. Elles sont populaires.

Elles pourraient se présenter à la députation : sûres d'être élues.

Alors, de ces montagnes où nous sommes, nous voyons les tranchées des Austros comme, du clocher de chez nous, on voit les maisons du village.

De pauvres types, ces Austros ; des

espèces de Sous-Boches, aussi crapules, pas si malins.

Il faut tout de même que j'en dise un mot.

D'abord, ils ne tiraient pas un obus, alors que nous, on leur envoyait de temps en temps d'assez bonnes distributions. Même, un matin, où on leur a fait un coup de main : rien ; ils n'envoyaient rien. On aurait pu croire qu'ils avaient vidé leurs tranchées, si les camarades ne nous avaient pas ramené une vingtaine d'abrutis, autant dire des sauvages, puisqu'ils ne parlaient même pas l'allemand. Ils étaient jaunes de peau, comme ceux qui font, dans les foires, les marchands de cacahouètes.

Un beau matin, en voilà un qui rapplique au petit poste et qui fait camarade. Un autre jour, en voilà un autre : c'était un officier, avec son ordonnance qui portait le linge de monsieur. Et ainsi de suite.

Ils racontaient que les Austros allaient faire une attaque, et qu'eux étaient,

comme nous, les ennemis des Austros, et qu'ils ne voulaient pas se battre pour eux.

Nous, on ne comprenait pas bien. Mais il paraît qu'ils avaient raison et que tous ces braves gens-là étaient des Tchéco-Slovaques ou bien des Yougo-Slaves, je ne sais plus au juste, bref, comme qui dirait les Alsaciens-Lorrains de l'Autriche.

Toujours est-il que l'attaque qu'ils nous avaient promise, nous l'avons eue.

Un matin, à trois heures, nous qui ne recevions pas d'obus, qu'est-ce que nous avons pris ! A six heures, mes Austros s'amenaient.

Le matin, on ne s'est pas amusé, non. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a pas une seule patte d'Austro marquée sur la terre de nos tranchées ; mais il y avait des morts, par le bombardement. Après-midi, la bonne vie a commencé. Les Austros se baladaient dans la plaine, comme une bande d'imbéciles. Nous autres, sur les positions, on s'offrait une

chasse qui valait tous les prix. Jamais je n'ai tant sué que cette après-midi-là.

En même temps, les camarades qui se tenaient près d'un petit ouvrage abandonné par ordre, en cas d'attaque, allaient y cueillir les Austros qui se figuraient l'avoir conquis. Ils en ont pris trois cents, pas un de moins. Douze copains en ont pris deux cents. Quel troupeau ! les pauvres diables ! Ça crevait de faim. Ils pâturaient sans s'arrêter le pain qu'on leur donnait. On n'avait pas envie de leur faire du mal.

Il n'y en a qu'un. Un qui était officier. Je ne lui ai rien fait parce que je n'ai pas pu m'approcher de lui : et puis, bien qu'Austro, c'était un officier. Mais sans ça, le pied me démangeait. Croyez-vous que cet animal s'était mis aux mains des gants jaunes avec des raies noires sur le dessus ! Est-ce que c'est convenable pour un prisonnier?

LA PALME DE SOLFÉRINO

V

LA PALME DE SOLFÉRINO

Mais assez parlé de la guerre. Chacun sait qu'on a fait son métier ; c'est l'essentiel.

Maintenant, je vais parler de la palme que nous avons portée à l'ossuaire de Solférino, et puis des villes d'Italie que j'ai vues.

La palme, c'est une belle palme en bronze que le régiment a achetée parce que, dans le temps, il s'est déjà battu en Italie à la grande bataille de Solférino. Alors le colonel a pensé que ce serait une bonne chose de donner un souvenir à nos camarades qui sont morts ce jour-là. Tout le monde a pensé comme lui et payé de bon cœur ses deux sous (c'était la somme fixée).

Restait à faire la cérémonie.

Il y a eu une délégation avec le colonel, la musique et le drapeau. J'en étais. On nous a conduits en autos jusqu'à l'endroit de la bataille, où on nous avait dit qu'il y avait un ossuaire.

C'était un beau dimanche du mois de juin.

On s'arrête et on nous fait entrer dans une chapelle où, dans le fond, il y avait une grande quantité d'os rangés bien proprement. Mais ce n'étaient pas les nôtres. C'étaient les os des Italiens tombés à San-Martino ce même jour où les Français tombaient un peu plus loin.

On est donc remonté dans les autos, et on est arrivé chez nous, à Solférino. La différence n'était pas grande : une fois que les hommes sont morts — surtout depuis si longtemps — on ne reconnaît plus guère un Français d'un Italien.

Mais pendant la cérémonie, j'ai vu quelque chose d'extraordinaire. On présentait les armes devant cette chapelle, le drapeau sorti, la musique jouant. Tout à

coup, la musique s'arrête, le colonel commence à parler : « Morts de Solférino, réveillez-vous ! » Alors voilà que sur les marches, à côté de la palme qu'on avait posée là, un vieux paraît, tout blanc, vêtu d'un uniforme qui était une grande redingote et un pantalon trop large, un shako sur sa vieille tête. Tout pareil aux soldats de ce temps-là, qu'on voit sur les images. Je ne sais pas ce que ça a fait aux autres, mais je sais bien que j'ai failli en laisser tomber mon fusil. D'où est-ce qu'il sortait, ce vieux ? Est-ce que c'est les clairons qui l'avaient réveillé, ou l'ordre du colonel? Dans les moments pareils, on ne raisonne pas. C'était le gardien de l'ossuaire, à ce qu'on m'a dit, et il était bien vivant.

Du reste, même quand j'ai su que c'était un vrai ancien soldat, ça m'a fait plaisir de le voir. Il faisait la liaison entre ces os tout blancs qui ne ressemblaient plus à des hommes et puis nous autres. J'ai vu que c'était toujours la même chose. On était comme en famille. Dans les temps

ou bien aujourd'hui, il ne faut pas que les Austros s'y frottent. C'est la même chose qui continue.

Après, on est revenu en autos, sous le soleil, le long du lac de Garde qui était tout bleu. Bon sang ! malgré la poussière, qu'on était bien !

LES PETITES VILLES

VI

LES PETITES VILLES

Je veux parler, à présent, en attendant que je parle de Rome, des petites villes d'Italie. J'en ai vu plusieurs grâce à l'avocat qu'on a nommé officier et qui m'emmène dans ses missions ou dans ses courses, chaque fois qu'il a un soldat à emmener.

Je ne dirai rien de Castelfranco ni de Citadella, qui ne sont que des bourgs avec des fortifications toutes rouges, et pas laides, mais trop anciennes ; ça ne résisterait pas à un 150.

J'ai revu Vérone. Elle ne m'a jamais paru plus belle que le premier soir où je l'ai seulement traversée. Je l'avais à peine vue, oui. Mais tous ces balcons, ces colonnes, ces vieilles maisons extraordi-

naires me faisaient un effet ! Je croyais qu'il y en avait encore bien plus que je n'en voyais et que c'était encore plus beau.

Quand je les ai revues dans la journée, bien sûr, c'était joli. Mais ça m'étonnait moins. Et quand j'ai été certain que j'avais tout vu, je n'étais pas beaucoup plus avancé.

Pour Vicence et Padoue, que j'ai visitées aussi, c'est à peu près la même chose : autour, il y a de vieux murs, et dedans c'est toujours des balcons, et des maisons extraordinaires, et de grandes églises, et des arcades qui n'en finissent plus. Je suis bien loin de dire que c'est laid, mais ça ne m'étonne plus.

Voulez-vous savoir, au fond, ce que j'en pense? Toutes ces petites villes, il faut les voir le soir ; les fenêtres sont fermées ; à la place des portes, il y a des étoffes qui pendent. Derrière, un peu de lumière, et dans une sur trois au moins de ces maisons, on entend des chansons, des guitares ou des accordéons. Et c'est bien

rare, en glissant un œil, si tu ne vois pas là-dedans une ou deux signoras qui s'occupent.

Alors tout ça, pour moi, c'est des villes de l'amour. Je ne les méprise pas, et je ne dis pas ça pour mal dire. Mais c'est toujours la même chose.

Milan, ce n'est pas une petite ville. Mais elle ressemblerait plutôt à une ville française qui serait vaste, bien douce et bien jolie. Il y a de beaux cafés, dans des sortes de galeries vitrées. Et la cathédrale est garnie d'au moins un régiment de statues. Je serais monté sur le toit, sans la guerre. Mais il est vrai que sans la guerre, je ne serais pas là. On m'a raconté que cette cathédrale était faite tout en marbre ; naturellement, je ne l'ai pas cru.

Il y a aussi, à Milan, un grand cimetière qui est comme un musée de statues. Il y en a ! Il y en a ! Il y en a trop. Moi, si j'étais mort, dans ce cimetière je ne saurais où me fourrer. Les statues tiennent toute la place.

ROME

VII

ROME

Ce que j'ai vu à Rome est autrement intéressant.

On avait décidé d'envoyer à Rome, pour la fête nationale du 14 juillet, un détachement avec musique et drapeau. J'en étais encore.

Si on me choisit pour ces fêtes-là, personne ne doit s'étonner. C'est que (soit dit sans honte) j'ai une bonne tenue et plusieurs décorations. J'en ai même une de Serbie, qui est presque rouge comme la Légion d'honneur. Tellement qu'à l'ambassade, une dame m'a demandé si ça ne l'était pas. « Non, ai-je répondu. Si pourtant on me la donne, je saurai bien la porter aussi ».

Mais n'anticipons pas.

En route, on est passé par Firenze : c'est le nom qu'ils donnent, en Italie, à une ville bien connue, dont le vrai nom est Florence. Il y avait dix minutes d'arrêt. Les officiers se promenaient sur le quai de la gare, en regardant les murs, et ils avaient l'air de rogner, parce qu'ils passaient sans s'arrêter dans cette Florence qui, paraît-il, est curieuse. Moi, ça m'était égal : ce n'était pas pour voir Florence que je m'étais embarqué, mais pour voir Rome. Comme il faisait excessivement chaud, je me suis seulement inquiété de chercher de l'eau fraîche.

Quand on est arrivé à Rome, il était deux heures du matin. « Bon sang ! qu'on disait, on est capable de se perdre ! A cette heure-ci, il n'y aura peut-être seulement pas un agent de liaison pour nous montrer le chemin... » Un agent de liaison ! Le train marchait encore que *la Marseillaise*, oui, mon ami, jouée par une musique italienne, commençait à taper sous les vitres de la gare.

« Vite, le drapeau, disent nos officiers, l'équipement, la clique et tout ! »

On était là à se frotter les yeux parce qu'on avait dormi, mais on s'est vivement mis en rang ; il y avait un état-major qui venait nous recevoir, comme si c'était le Président de la République. Et qui est-ce qui marchait en tête? Le général commandant la ville de Rome! Pendant ce temps-là, une petite dame bien gentille s'occupait déjà à nous distribuer des cigarettes.

Quand on a vu ça, on a sorti le drapeau, et on a rendu les honneurs ; puis, musique en tête, *avanti !* on s'est lancé dans les rues de Rome. Aux environs de deux heures et demie du matin !

C'est une chose qui ne s'était jamais faite, mais ce n'est pas tous les jours non plus qu'un drapeau français passe par là. La petite dame aux cigarettes le sentait bien : elle marchait tout près de lui, seulement un peu derrière, pour qu'on ne la chasse pas. Le porte-drapeau, qui n'est pas très commode, la regardait

du coin de l'œil. Moi, je me disais : « Il va la remballer ». Pas du tout. Il ne lui a rien dit.

L'après-midi, notre musique jouait dans les jardins du Pincio. C'est une espèce de Bois de Boulogne, planté de beaux pins, avec des lauriers-roses en fleurs et tout gonflés d'un sang riche, à cause du soleil. Ce qu'il y a de beau encore, dans ces jardins, c'est qu'ils sont au-dessus de Rome : de là, tu vois toute la ville, blanche et par place jaunie comme par son soleil, avec des dômes d'églises plus que tu ne peux en compter.

Donc, la musique a joué, d'abord des airs ordinaires ; la foule applaudissait poliment. Mais voilà que la clique s'y est mise : elle leur a soufflé *le Chant du Départ* et *Sambre-et-Meuse*. Ah ! qu'est-ce qu'il y a dans ces airs-là? Dès que les clairons faisaient leur tourniquet, avant la reprise, ça s'agitait : on sentait tout le monde prêt à marcher au pas.

Du Pincio, on descend dans Rome par

des pentes, sous les arbres. La foule s'y est massée : et nous, on est passé au milieu des bravos. On marchait vers la ville. Parce que c'était le soir, elle devenait dorée. C'est encore un moment trop beau pour que je puisse le raconter.

Je vais pourtant tâcher de m'expliquer sur la fête qui a eu lieu, le lendemain 14 juillet, à l'ambassade de France. Car elle n'était pas ordinaire.

Il faut d'abord savoir ce que c'est qu'une ambassade : c'est un endroit dans un pays étranger, où on est en France. Celui qui commande, c'est l'ambassadeur. Tu penses que c'est quelqu'un.

A Rome, l'ambassade de France s'appelle le Palais Farnèse. C'est une grande vieille maison avec un beau balcon ; elle tient tout un côté de la place Farnèse, qui, elle aussi, paraît-il, est de la France.

Donc, ce 14 juillet, à 11 heures, l'ambassadeur recevait chez lui les Français de Rome. Il s'est mis à son balcon, avec un général et un amiral français et quelques autres personnages. On a formé

le carré au milieu de la place qui était noire de monde.

Le drapeau, qu'on avait entré dans l'ambassade, en est sorti comme de chez lui. La musique a joué *Au Drapeau*. Et on a rendu les honneurs.

C'est tout. Après, le drapeau est rentré. Il n'y a eu que ça. Mais qu'est-ce que vous voulez de plus?

Qu'est-ce qu'ils devaient sentir, les autres, sur leur balcon, quand ils voyaient ce drapeau qui était venu exprès pour eux !

Nous, c'était naturel qu'on soit ému. Après une bataille, je ne peux pas le regarder sans revoir ceux qui sont morts. Quand ce même gamin de capitaine qui, l'autre jour, ramassait tant d'Austros, a baissé son épée pour le salut, je lui disais tout bas, à notre drapeau : « Oui, mon vieux, redresse-toi, va, gonfle-toi, dans ce beau vent-là ! Laisse-toi saluer par les hommes, laisse-toi embrasser par les femmes. Tu as le droit... »

Quand ça a été fini, vous croyez peut-

être que l'ambassadeur nous a renvoyés, ou qu'il nous a fait descendre dans sa cour, par ses domestiques, un verre de vin ou même un tonneau de bière? Non. Dans la cour on a formé les faisceaux, et puis tous, tant qu'on était, la musique, la clique, le détachement, on est monté dans le Palais Farnèse et on l'a traversé jusqu'à l'endroit qu'il fallait.

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu là-dedans, parce que je n'en sais rien ; c'est plus grand qu'un musée, et mieux décoré que certains que je connais : des peintures, des tapisseries, des statues ! Il paraît qu'elles sont faites par des auteurs connus, et ça ne m'étonnerait pas, car elles sont belles.

Mais le plus beau de tout, c'est que, dans la dernière pièce où on est arrivé, il y avait un grand buffet servi, avec l'ambassadeur, au milieu d'officiers et de messieurs, qui nous attendait pour nous offrir à boire. Et du champagne ! Et quand je dis lui, ce n'était pas ses domestiques : c'était lui en personne,

habillé comme tout le monde, et tout souriant ; avec ses amis et des officiers, et des jeunes dames bien jolies qui nous donnaient les verres et nous disaient tout ce qu'il y a d'aimable. On a causé tranquillement. L'ambassadeur nous demandait ce qui se passait sur le front : on lui répondait franchement, sûr que ce n'était pas un espion.

Tout s'est très bien terminé. Personne n'a pris plus qu'il ne fallait. Et on est reparti par le même chemin ; on osait regarder les tableaux mieux que la première fois.

Après celle-là, je ne parlerai pas des autres fêtes ni des défilés par la ville, où, pourtant, la population s'écrasait pour nous voir. Les fleurs pleuvaient ; les hommes saluaient, les femmes envoyaient des baisers ; et tout le monde criait ; une femme s'est jetée sur moi pour me prendre, en souvenir, deux œillets que j'avais ramassés et posés dans mon équipement. C'est beau, quand on représente la France !

Il faut aussi que je dise ce que j'ai vu dans la ville de Rome, puisqu'on a eu quelques heures pour la visiter. C'est une belle ville, quoique très abîmée. Sans doute que, dans le temps, les Boches sont passés par là.

D'abord, la villa Médicis. Je ne savais pas ce que c'était : c'est une école pour les peintres, les sculpteurs, les architectes et les musiciens. Il y a un grand jardin avec des pins bien arrangés d'où on voit Rome comme du Pincio, et une maison un peu jaune avec des sculptures dessus.

C'est le patron lui-même, le plus fort de tous les peintres, naturellement, qui nous a reçus : un homme pas fier. Il nous a fait visiter son atelier : je voudrais savoir boucler le portrait comme lui. Sa dame aussi est très aimable. Elle fumait des cigarettes en nous accompagnant dans les jardins.

Pour les élèves, ils sont à la guerre, comme les camarades. On n'en a vu que deux ou trois, blessés ou malades. Ce n'est pas une usine à embusqués, cette

maison : on y aime le soldat, on y a du sang. J'ai vu l'atelier d'un jeune homme qui est sculpteur, un vrai Français, oui ! Il arrivait tout droit de Normandie. Il travaille joliment bien : il y avait dans son atelier un petit gars grand comme nature, sans uniforme, l'air un peu fripouille : *Éphèbe,* qu'il s'appelle. Je vous garantis que pour être bien tourné, il se pose un peu là. Et puis, c'est gai, ça a de drôles d'idées : est-ce qu'il ne s'est pas amusé, le Normand, à fabriquer un gosse, qui représente l'Amour, avec les ailes liées, et les autres autour, qui se f... de lui? Moi, je trouve ça tordant. C'est curieux ! Dieu sait que je ne suis pas un artiste ; mais à vivre dans ce jardin, ma parole d'honneur ! ces travaux finiraient par m'intéresser.

Ce que j'ai vu surtout, dans Rome, ce sont les églises ; elles sont toutes pareilles et ne ressemblent guère à celles du Limousin. Elles sont grandes, hautes, pas obscures, avec beaucoup de peintures et parfois de jolis ornements, qui sont des

mosaïques. Il n'y a pas de chaises au milieu. C'est tout juste si on se rend compte qu'on est dans une église. Ça ferait des salles de fête magnifiques. La plus belle, parce que c'est la plus grande, c'est l'église Saint-Pierre, au-dessus d'une place très grande qui est la place Saint-Pierre et tout à côté du Vatican où demeure le pape. Le pape, j'aurais bien voulu le voir : mais on m'a dit qu'il était en voyage.

J'ai visité le musée du Vatican, puisqu'il y a aussi un musée : c'est riche. Je ne peux pas tout me rappeler, il y en a trop. Les sculptures ne m'ont pas beaucoup étonné : ce sont à peu près les mêmes qu'on trouve dans les musées ; un homme qui lance un disque, un autre qui est étouffé par des serpents. Il paraît que, ici, ce sont les premières faites et que ça leur donne du prix. Je veux bien, mais je ne vois pas la différence.

Par exemple, il y a des peintures qui sont jolies : des grandes peintures sur les murs, tout à fait douces et jolies, du

peintre Raphaël. Et dans une chapelle qu'on appelle la Chapelle Sixtine, une espèce de grand mur peint par le sculpteur Michel-Ange à vous donner le froid dans le dos. C'est donc un sculpteur qui savait peindre, aussi. C'est curieux, un homme qui peut faire plusieurs métiers ; et pas des métiers faciles, non !

A côté du Vatican, il y a le trésor de Saint-Pierre. Ah ! mon ami, comme vêtements, comme chandeliers et comme vases d'or, qu'est-ce qu'il y a là? Pour des millions !

Ce que j'ai trouvé de plus beau, c'est un petit vase bruni sans ornement aucun, qui servait dans les caves quand on torturait les chrétiens. Ça m'a ému, de voir ça.

J'ai vu aussi, dans une autre église, une statue du Petit Jésus qu'ils appellent le Bambino, pas très très belle, mais bien curieuse. Ceux qui ont des enfants malades viennent la visiter ou peuvent même la faire porter chez eux. Ensuite, comme récompense, ils lui donnent des

bijoux qu'ils posent sur elle, de sorte que sur cette petite statue, on voit des bracelets, des montres, des pierres précieuses, tout un bazar. Je trouve ça curieux.

En sortant de cette église, nous étions sur le Capitole, qui est la place la plus connue qu'on connaisse. Dans le temps, il n'y montait que les généraux qui avaient gagné la guerre. Elle n'est pas bien grande, mais ça domine tout, avec, dans le milieu, un général en bronze sur son cheval.

L'endroit était bien choisi. A côté, on voit une louve et des aigles en vie, qu'on garde là non pas pour la curiosité, comme au Jardin des plantes, mais pour le souvenir, parce que ce sont les animaux qui représentent Rome.

Et c'est un peu plus loin, tout à coup, au détour d'une rue, que nous avons vu à nos pieds, en bas de la colline sur laquelle nous étions, un grand champ couvert de colonnes, de portiques et de grands pans de murs. C'est le quartier le

plus abîmé, qu'on appelle le Forum, et c'est là que les Romains vivaient. Je ne sais pas beaucoup l'histoire. Mais quand même, ces Romains, depuis le temps qu'on en parle, c'est intéressant de voir l'endroit où ils vivaient. Et ces ruines, rassemblées comme elles sont, ont bien l'air encore d'être le reste d'une ville, et d'une très grande ville, bien que ce ne soit pas fort étendu.

Elles ont l'air de garder quelque chose. Elles ont l'air d'être une église.

Après, on a vu le Colisée qui est un cirque immense, et des arcs de triomphe et une pyramide, et les Thermes de Caracalla, qui sont des espèces de bains douches où tout un corps d'armée pourrait passer ensemble. Ces romains étaient de rudes hommes.

Puis, en auto, on m'a mené dans la campagne romaine, sur une route qu'on appelle la « Via Appia ». Partout, dans la plaine, jusqu'aux collines, tu aperçois des morceaux d'arches ou de travaux de pierres. Et le long de cette route qui

s'en va toute droite, des restes de tombeaux. Il y en a un qui est une grosse tour et qui ne sert que pour une seule femme.

Ainsi, avant d'arriver dans cette ville, on avait passé la revue de tous ceux qui étaient puissants. C'est une idée pas ordinaire.

Ces Romains voyaient grand et ne regardaient pas à leur peine. Qu'est-ce qu'ils auraient fait s'ils avaient eu l'électricité et la vapeur?

Somme toute, dans cette Rome, j'ai vu beaucoup de belles choses et qui m'ont étonné. Mais ce que j'y ai encore le plus remarqué, c'est la beauté des femmes. Elles vous ont toutes, ces femmes-là, de belles figures régulières avec des yeux noirs, tu ne peux pas savoir comme ils sont grands ! Et gracieuses ! même celles qui ne sont pas belles, elles sont belles tout de même.

Ce que j'en dis, c'est en tout honneur. Je ne suis qu'un soldat qui passe. D'ail-

leurs, étant marié, je ne veux pas tromper madame Poulot. Mais je dis que ces femmes-là, c'est agréable de les voir se remuer dans leur belle ville dorée par tant de vieux soleil.

Où c'est le plus beau, c'est le soir, quand le soleil du jour dore encore plus les murs. On dirait qu'il entre dans la pierre. C'est malheureux de ne pas savoir dire comme c'est beau.

***

Après ce voyage, on avait un peu le cafard en remontant sur la montagne : on pensait trop à ces belles choses. Mais comme nous arrivions en haut, voilà que je rencontre un artilleur qui me raconte que la veille on apercevait Venise. Ah ! il tombait bien ! Qu'est-ce que je lui ai répondu !

Mais alors, il se tourne et me dit, en me tendant une lorgnette qu'il portait : « Regarde-la. » J'ai regardé, et je l'ai vue. J'ai vu, au fond de notre plaine, une

large bande bleue, qui était de la mer et qui s'étendait à droite, et qui s'étendait à gauche, et qui reprenait encore derrière, vers l'horizon, avec, juste au milieu, une grande ville toute rose, ses campaniles, ses dômes, et qui, légère, légère, flottait là-dessus, si ce n'était pas dans le ciel.

Il me semblait que je rêvais. J'ai vu ce que je croyais qu'on ne pouvait pas voir.

Il y a des belles choses sur le monde.

LE PIAVE

VIII

LE PIAVE

Nous étions encore dans la montagne, à mi-pente, au demi-repos, quand, un matin, on nous a enlevés en camions. On racontait que c'était pour faire une offensive sur le Piave. Ma foi, ça nous faisait plaisir : depuis le temps que le communiqué parlait des offensives en France et de la pile qu'y prenaient les Boches, il aurait fallu ne point avoir de sang dans les veines pour ne pas désirer, nous aussi, faire notre petit ouvrage. Ça nous agaçaitde voir les grosses pièces italiennes hissées à bras d'hommes sur des positions d'où on les redescendait deux jours après pour les rehisser le lendemain et les redescendre encore. Sans être des buveurs de sang, comme je l'ai dit, on n'est pas des fainéants, non plus.

Et puisqu'il le fallait, qu'on en finisse !

Nous voilà donc installés dans la plaine : l'offensive ne s'est pas faite tout de suite ; mais on se préparait, on rajeunissait l'équipement et le vêtement, les munitions, les vivres de réserves : enfin, il y avait du bon. Jamais ça n'a si bien marché que dans ce temps-là : tout le monde était d'excellente humeur. Ensuite, une forte étape de jour, une forte étape de nuit où il pleuvait comme qui dirait le déluge, et nous étions rendus dans le voisinage de ce Piave.

A propos, je ne sais pas très bien s'il faut dire : *le* Piave ou *la* Piave. Nous, on trouve plutôt que ça ressemble à un nom de femme ; mais comme les Italiens disent le Piave, je pense qu'ils ont leurs raisons et que le mieux est de dire comme eux. Du reste, ça m'est égal : que ce soit *le* ou *la*, l'essentiel est d'y passer.

Je sais comment ce fleuve est fait. Au début, on a pris le secteur dans la région : c'est une espèce de grand fleuve qui sort de la montagne, un peu plus haut,

pour traverser la plaine et descendre vers Venise ; sur notre rive, c'est déjà la plaine. En face, chez les Austros, après une grève et un petit maquis, c'est encore la montagne, et haute, vers ce côté où se fera notre progression. Et comme les Austros ont là-dedans toute leur installation, leurs canons et leurs mitrailleuses, et qu'ils nous voient comme je te vois, le passage ne sera peut-être pas des plus commodes. Le fleuve lui-même, c'est des bancs de sable avec des espèces de gros torrents qui les séparent. A droite de nous, il paraît qu'il y a les Anglais, et, à gauche, les Italiens.

Comme de juste, on a débuté en leur envoyant quelques bonnes distributions de coups de canon. Mais ils répondaient, les frères. Dans cette armée des Austros, les meilleurs soldats sont des artilleurs : c'est bien notre guigne! Si c'étaient, seulement, les cavaliers, ça nous gênerait moins. Mais il faut prendre les choses comme elles sont : et quand on pense à ce qu'ils font, les autres, en France, on se dit

que ce serait trop bête de se laisser arrêter par des Austros, même avec un fleuve devant et une montagne derrière.

Donc, le génie a posé, la nuit, un pont de bateaux, et l'un de nos régiments a passé. Les Austros n'on pas dit grand'-chose : mais dès qu'il a fait jour, tu penses s'ils ont râlé, en voyant ce pont qui se fichait d'eux, et ce beau régiment français dans le maquis, contre leurs positions. Alors, leurs artilleurs s'y sont mis, et comme ils ne sont pas maladroits, un quart d'heure après il n'y avait plus de pont. Et les camarades restaient de l'autre côté de l'eau, coupés de nous, sous les obus : c'est ce qu'on appelle, en langage militaire, une sale situation.

Qu'est-ce qu'on a fait? La nuit suivante, le génie a bâti un autre pont. Les Austros sont si bêtes qu'ils l'ont laissé travailler tranquillement. Et un deuxième régiment a passé.

Au petit jour, leur artillerie recommençait de tirer, et ce pont-là, naturellement, a sauté comme le premier. Mais il

y avait toujours deux régiments sur l'autre rive.

La troisième nuit, c'était notre tour : le génie, pour ne pas en perdre l'habitude, a posé un troisième pont. Ah ! qu'est-ce qu'ils prenaient, les pontonniers du génie ! Il leur est arrivé d'avoir du bon temps, mais vrai ! ils se souviendront du Piave ! Nous, on attendait sur la route, par une nuit pas chaude, l'ordre de traverser. L'ordre n'arrivait pas. Ce qui arrivait, c'étaient des camarades italiens, encore et toujours, qui franchissaient le fleuve avant nous. Si bien que la nuit s'avançait fort. On n'était pas mal, quoique ayant froid ; mais à dormir un moment dans le fossé, ou à casser la croûte, le temps va vite. On se consolait aussi en se disant que les nuits d'après on serait plus mal.

Heureusement que les Austros sont si bêtes que cet endroit où nous étions, qu'ils bombardaient souvent, cette nuit-là ils n'y ont pas tiré un coup de canon.

Enfin, le petit jour est venu, et les obus ont commencé à tomber autour du pont de

bateaux. Les derniers Italiens traversaient.

— Tu vois, Poulot, me disait Pignerol, qui est toujours le premier à ronchonner : on est resté pour rien la nuit dehors ; ce ne sera que l'autre nuit...

Mais point du tout ; on a toujours tort de ronchonner sans savoir : Pignerol se trompait, attendu que ça n'a pas été l'autre nuit, ça a été ce jour-ci : car il paraît que ça pressait, et on a décidé de nous faire passer dans le jour. Oh ! ça pouvait se faire : la meilleure preuve, c'est qu'on l'a fait ; l'essentiel était que le passage se termine avant le moment où le pont sauterait, puisqu'il sautait tous les matins, d'assez bonne heure, ma foi !

On n'a donc pas perdu de temps ; le colonel s'est mis en tête et on est descendu vers ce pont. Ce n'est pas que dans le moment il ait été très attirant : les Austros envoyaient là de ces gros obus qui font dans l'air le bruit d'un train, et, en éclatant dans l'eau, des gerbes hautes comme des maisons. L'ennuyeux, c'est qu'il fallait

passer juste sur le pont, et non pas à côté. Tu veux traverser un bombardement ordinaire? C'est bien simple : si tu es malin, tu t'écartes un peu, à droite ou à gauche, et tu passes là où ça tombe le moins fort.

Mais avec ce pont, tu avais beau être malin, tu n'étais pas plus avancé que le plus bête : il fallait y aller, mon ami : juste au milieu des éclatements. Eh bien ! les camarades ont tous été très chics : ce n'était rien de passer, quand on passait sans être touché — ce qui était chic, c'était de passer en ordre, par quatre, comme ils ont fait, et sans courir : chics, aussi, les trois, quatre officiers de je ne sais plus quoi (je n'ai pas eu le temps d'examiner leur uniforme) qui restaient debout, tranquilles, à l'entrée de ce pont, et qui disaient bonjour à leurs amis.

Si on a eu des pertes? Dame! Bien entendu ; mais pas ce qu'on aurait pu craindre.

Il y a les mitrailleurs qui ont eu beaucoup de travail pour faire passer les che-

vaux de leurs voiturettes : plusieurs sont tombés dans l'eau parce qu'ils avaient peur des obus : le cheval n'est pas un animal intelligent.

Et comme leurs conducteurs ne voulaient pas, naturellement, les laisser là, et que l'endroit n'était pas franc, il y a eu du grabuge à cause de ces bourriques de chevaux : je ne dis pas ça, bien entendu, pour les chevaux qui ont été tués ou blessés : ceux-là, je les respecte.

Une fois dè l'autre côté, ayant franchi à gué les autres bras moins larges, je dois dire qu'on était content. Et si on a ri un bon coup, quand on a vu, une heure après, le pont qui sautait ! Non, ces Austros, je ne connais pas d'idiots pareils...

Une autre chose qu'on a vue aussi, une fois de l'autre côté du Piave, c'est, au-dessus de nous, la prise du sommet d'une montagne par le régiment qui nous précédait ; c'était un beau travail. Il nous arrivait, de ce sommet, des balles de mitrailleuses, quand on a vu les camarades s'amener tout autour, bien en ordre. en tirail-

leurs, comme de juste : un instant après, les voilà en haut qui agitent leur signal ; un autre moment encore, et voilà un troupeau de Sous-Boches qui descend, entre les copains.

Ça nous donnait du cœur au ventre. Les deux jours suivants, on s'est mis à faire ce qu'on venait de voir faire à ceux-là, en donnant un coup de main, sur la gauche, quand il fallait, aux Italiens. Les Austros ne se défendaient point mal, par des petits paquets de mitrailleuses qui restaient sur la montagne ou dans les maisons du village.

Nous, on suivait la route du bas, entre le fleuve qu'on remontait et le pied de la montagne. Et on était content, parce qu'on sentait bien que ça lâchait. Ils se défendaient toujours moins fort, et puis, tout d'un coup, on n'a plus trouvé personne. Alors, on a été vraiment joyeux.

Une nuit, on devait repasser le Piave parce qu'on disait que c'était la direction que les Austros avaient prise. Mais ces rossards-là, en s'en allant, avaient

brûlé les ponts qui existaient dans la région ; ça faisait de beaux feux rouges au-dessus de l'eau dans les grandes ombres de la montagne ; c'était curieux à voir, mais pas commode pour nous autres qui voulions traverser.

A un endroit, il paraît qu'il y avait un gué. Je ne sais pas s'il y avait un gué, mais je sais qu'on ne pouvait point passer.

On était là, en pleine nuit, par ce froid, à tâter la profondeur du fleuve et la force du courant. Plusieurs s'offraient pour passer à la nage. Mais on a envoyé des éclaireurs montés qui ont failli être emportés.

Il n'y avait donc rien à faire : c'est ce qu'on a fait. On a attendu le jour, pour essayer de raccommoder un pont resté par là, et pas trop abîmé. Mais ce n'était pas facile. On apprend à la guerre qu'il n'y a pas besoin de grand'chose pour arrêter les hommes : trois ou quatre mètres de planches qui manquent à un pont, et te voilà bloqué ; voilà ton régiment bloqué ;

si tu avais une armée, ce serait ton armée qui serait bloquée.

Malgré tout, on s'agitait un peu pour travailler à ce pont : mais, c'est le cas de dire, on ne s'en faisait pas. Ce passage-ci du Piave ne valait pas l'autre : il ne tombait plus d'obus, et on se disait qu'en fait de poursuite, on aurait toujours le temps de rattraper ce pauvre gibier. Tout le monde venait nous rejoindre : on a vu de la cavalerie à cheval, et le général de brigade, et le général de division ! Et chacun vous disait son mot. Si bien qu'au bout d'un peu de temps, ça ne se pouvait point que ce pont-là ne soit pas refait.

Alors, on a repassé, et on a vu la ruine des Austros. Des deux côtés de la route, tout du long comme pour la marquer, ils avaient semé leurs casques et des bandes de mitrailleuses. C'est ça, qui en donnait, de la joie !

Je verrai toute ma vie, le long des routes, ces grands casques vides ; on aurait dit des casques de mort ; oui, mais les morts, ils étaient bien vivants : ils excursion-

naient vers l'Autriche. Et je verrai toujours, pareillement, les longues bandes de cartouches tordues sur ce bord du chemin, tout comme — sauf respect — des paquets d'entrailles emmêlées.

Dans les champs, il y avait des charrettes, des voitures de toutes les espèces ; je ne parle pas des canons ni des mitrailleuses : on en a pris autant dire ce qu'on a voulu : les Austros avaient eu le temps de balancer quelques pièces du haut de la route dans le Piave, mais il en restait encore beaucoup à leur place, en bon état. Ah ! on était content d'acquérir tout ce matériel ! On se sentait vraiment les maîtres. Ces gros canons qui nous tuaient du monde et nous démolissaient notre pont, penses-tu, mon ami ; les avoir là, à nous, avec leurs tas d'obus tombés à la ferraille...

Mais la fin, c'est quand on a trouvé, au coin d'une route, deux belles cuisines roulantes abandonnées : oh ! alors, on a été tranquilles : ça avait plus d'importance que les canons, les mitrailleuses, les

casques et les munitions ; des soldats qui abandonnent leur roulante, qui renoncent à manger chaud, c'est jugé : ça ne veut plus se battre ; ce ne sont plus des soldats.

Dans les villages, on défilait le drapeau déployé, derrière la musique ; les pauvres habitants nous regardaient, l'air ahuri. Les femmes et les vieillards pleuraient. Au commencement, on rendait les honneurs au drapeau, on leur jouait l'hymne italien pour leur faire plaisir. Ils l'écoutaient : ils ne paraissaient pas le reconnaître.

Quand on a causé avec eux, on a compris pourquoi : c'est qu'ils avaient beaucoup souffert. Les Austros, sans être aussi méchants que les Boches, les laissaient manquer de tout. A ce moment, on était mal ravitaillé : il n'y avait sur le Piave qu'une passerelle où nos amis les mulets ne se risquaient pas volontiers. Ce n'était donc pas facile de donner à ces pauvres gens ce que nous n'avions pas. Nous leur donnions seulement de ce que nous avions, et

il fallait voir s'ils se jetaient dessus ! Ils étaient maigres, avec des yeux brillants. Les gosses malades mouraient parce qu'ils n'avaient pas de lait. Alors, on a ouvert les boîtes de lait condensé qui restaient, et ils se sont régalés de ce lait condensé que je n'aime guère.

Et voyez le vice des Austros. Ils se faisaient dire une messe, dans l'église, chaque dimanche : mais une messe pour eux, une messe autrichienne ; ils défendaient aux gens du pays d'y aller. Moi, je trouve ça un peu fort, et je prétends qu'ils n'avaient pas le droit de le faire : on ne me sortira pas de là. Quand on a dit une messe française — avec la musique, s'il vous plaît — et qu'on a invité ces pauvres gens à y venir, je crois que ça leur a fait autant de plaisir que le lait condensé.

Certains Austros, pourtant, avaient su se faire des intelligences dans la place, comme on dit : on était là depuis deux heures, quand on voit un macaque de sous-officier qui sort d'une maison, et qui vient tout souriant trouver l'officier

de service. Et Monsieur se met à expliquer qu'il est encore dans le village parce qu'il y a sa fiancée ; qu'il va se marier, maintenant que la guerre touche à sa fin, et qu'il ne demande pas mieux que de rester au milieu de nous. Sa fiancée ! Tu parles... Elle aussi, était là, toute en œillades et en sourires.

On a collé l'Austro entre deux hommes, et puis en route, direction le camp de prisonniers. La fiancée pleurait toutes les larmes de son corps. Je comprends qu'elle était ennuyée. Et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de dragées, mais je parierais bien qu'il y aura un baptême.

VENISE

IX

VENISE

Ensuite, nous somme revenus vers nos anciens cantonnements et c'est alors qu'on a donné des permissions pour Venise. J'hésitais avant d'y aller : j'ai déjà tellement vu de choses, dans cette Italie, que j'ai peur qu'elles ne se brouillent dans ma tête. Mais j'ai demandé à l'avocat, qui m'a conseillé le voyage. Puis, je me rappelais la vue extraordinaire que j'aie eue de la montagne : une ville avec des monuments, qui semblait, mon ami, flotter sur l'eau. Ce qui m'a décidé, c'est une chanson que j'ai entendue. Je sais qu'il ne faut pas toujours croire ce que disent les chansons : quand même, souvent, il y a du vrai. Et celle-là, que je ne me rappelle plus, était très belle. Elle

expliquait que c'était bien doux de vivre dans cette ville de Venise, et qu'on y passait son temps à se promener dans des gondoles, en écoutant de la musique, avec les plus belles femmes du monde.

Ma foi, je me suis dit : « Allons voir ça : ce sera le bouquet. »Et je dois même faire un aveu : j'ai déjà dit qu'en principe je ne tromperais pas madame Poulot ; c'est entendu : mais pour une fois, par curiosité et sans aller plus loin, je n'étais pas ennemi de tâter un peu de ces promenades en gondole. C'était aussi l'avis du clairon, dont j'ai parlé, et qui m'accompagnait.

Nous voilà donc dans cette Venise : on est arrivé le soir, sur le bord d'un canal ; ce n'était pas surprenant, et je savais qu'il y avait des canaux, mais je ne croyais pas qu'il pouvait y en avoir autant dans une même ville. On les passe sur des petits ponts en pierre qui ne sont pas vilains, étant bien arrangés avec des escaliers, tous de la même façon.

Nous avons soupé, puis nous sommes

partis, sans en avoir l'air, à la recherche de ces fameuses gondoles. Mon ami, rien du tout ; à huit heures, les lumières étaient éteintes, on n'entendait pas une musique, et il faisait un froid terrible. J'ai dit au clairon : « Tu vois, à cause de la guerre, elles ne marchent que pendant le jour. Allons nous coucher. »

Mais il ne voulait rien entendre ; il affirmait que c'était bien le soir, et que sûrement, en cherchant mieux, nous allions les trouver. Enfin il s'est décidé à me suivre.

Je dois dire que le lendemain nous ne les avons pas vues davantage. Oh ! il ne manque pas de jeunesses, et gentilles : tout en noir, avec leur figure pâle, leur dentelle sur la tête et, sur le dos, leur châle à longs, longs effilés. Mais comprends-tu? ce n'est pas ce que nous cherchions : ça n'a rien à voir avec les promenades en gondoles que je veux dire. Décidément, ces promenades-là, ça ne se fait pas pendant la guerre.

J'ai cependant vu des gondoles, qui

sont de longs bateaux relevés aux deux bouts, et tout en noir, comme les femmes. Seulement, ce qu'il y avait dedans, c'étaient des choux ou du pinard, ou même des tombereaux d'ordures. Quelques-unes aussi prenaient des passagers, mais il n'y avait pas de femmes dedans. Enfin, tu te rends compte que, comme dans la chanson, ça ne se fait plus.

Quand on y réfléchit, d'ailleurs, on ne s'étonne pas : Venise, en ce moment-ci, c'est une espèce de port de guerre. Et, à ce point de vue, c'est curieux : il y en a, des bateaux, des grands et des petits, de toutes les nations ! Des français, des anglais, des américains, des italiens, comme de juste ; je crois même qu'il y avait un japonais, mais je n'en suis pas sûr. Et dans la ville, les uniformes de tous ces bateaux faisaient une foire pas ordinaire.

Mais ça surprend, dans cette ville-là : elle n'est pas faite pour la guerre : on dirait une femme qui a été mobilisée.

Du reste, la ville est curieuse en fait

d'architecture ; toutes ces maisons bâties sur l'eau semblent solides : elles sont pourtant bien vieilles. A mon avis, on pourrait faire un sacrifice et regratter un peu leurs façades ; elles y gagneraient en propreté.

La place Saint-Marc est une belle place ; l'église Saint-Marc une belle église, et le grand palais qui est côté, avec vue sur la mer, un beau palais : mais l'église et le palais étaient cachés par des murs de sacs à terre, à cause des bombes d'avions. C'est là que je me plaisais le plus, près de ce palais et des deux grandes colonnes qui sont devant la mer. Le mouvement des bateaux m'amusait, et je trouve que là, devant cette eau de Venise, il fait plus clair que n'importe où.

Ce qu'il y a encore de curieux, sur la place Saint Marc, c'est une armée de gros pigeons, plus voleurs et plus effrontés que les moineaux que j'ai vus à Paris dans le jardin du Luxembourg.

A la fin de la journée, nous étions fatigués, et comme l'heure du train appro-

chait, je propose au clairon de louer une voiture pour retourner à la gare.

Il accepte et nous partons chercher la voiture. Mais c'est incroyable : dans tout Venise, mon ami, tu ne trouves pas une seule voiture ! Moi, je n'en suis pas encore revenu : une ville pareille, où il y a cependant de la richesse, eh bien! non, partout et partout, c'est la même chose, la même combinaison de canaux, de petits ponts et d'escaliers pour passer dessus ! Il a fallu louer nos jambes, oui, et recommencer les escalades. Mais nous n'étions pas contents.

Je suis pourtant satisfait d'avoir vu ça.

L'ARMISTICE

X

L'ARMISTICE

J'ai gardé pour la fin le jour de l'armistice. C'est par un radio que nous l'avons connu. Le soir, les camarades italiens sont venus avec des torches devant la maison du colonel. On leur a prêté la musique, et ils se sont promenés avec elle dans tout le village. Je les ai laissés partir. Je n'avais pas envie de faire du bruit.

Cependant, j'étais bien heureux. Je suis sorti un instant dans la campagne. J'étais surpris de ne plus entendre un coup de canon, même lointain. Et de tous côtés, vers l'ancien front comme à l'arrière, on lançait des fusées pareilles à celles qui nous servaient pour le combat : les blanches, pour éclairer ; les vertes, qui annonçaient les gaz ; et les rouges, qui servaient le plus

souvent pour demander le barrage de l'artillerie. Et de les voir monter sur ce pays tranquille, vers toutes les directions, toutes mélangées, pour le plaisir, sans qu'on ait à s'affoler en les voyant, c'était une chose extraordinaire.

Ça m'a fait bien comprendre que la guerre était finie, et que des choses qui avaient de l'importance allaient soudain ne plus en avoir.

J'étais content, le soir, en allant me coucher ; mais, je ne sais pas pourquoi, au lieu de dormir, j'ai passé une moitié de la nuit à faire l'appel des camarades qui ne sont plus là.

Le lendemain matin, j'ai été réveillé par le bruit des cloches. Ah ! les belles cloches ! Elles sonnaient partout, dans la campagne autour de moi, qui me semblait être ma campagne, et derrière le Piave, et sur les sommets, et au flanc des collines, dans les villages délivrés où depuis si longtemps elles ne sonnaient plus. J'entendais ce beau bruit-là qui voulait dire que l'Austro était parti, que tout le monde

n'était pas mort et qu'on recommençait à vivre.

Alors, comme un imbécile, je me suis fichu à pleurer.

LES
QUATORZE STATIONS

I

LE DÉPART

Les premiers hommes partis, le travail des vieillards, des enfants et des femmes était devenu plus rude. On avait d'abord terminé les besognes urgentes, et chaque jour, malgré la guerre, ramenant les mêmes besoins, on s'efforçait de suffire aux tâches quotidiennes.

Depuis le soir où le tocsin jetait l'alarme sur la campagne, l'enfant — le seul du village dont fût proche la vingtième année — attendait l'ordre de son départ.

Il le trouva un soir, au retour des champs. Sa mère le lui présenta ; il partirait le matin suivant. Elle avait les yeux rouges, mais elle ne pleurait point. Et tout de suite, elle se jeta, en désespérée, dans des soins minutieux pour préparer un pauvre bagage.

L'enfant était soulagé de toucher à une heure si longtemps attendue. Il se rappelait le tumulte des premiers départs, les chants des soldats, les drapeaux. Cette féerie éteinte, lui se sentait tout donné, un peu surpris d'une si grande tâche. Il l'acceptait pleinement, avec une inconsciente fierté. Mais puisqu'on l'appelait aux batailles, il pensait qu'il allait mourir.

Alors il dit adieu aux bêtes, aux gens, à l'horizon qui, jusqu'à ce jour, avait arrêté ses regards. Sans paroles, presque, à personne.

C'était un enfant simple, timide et droit.

Les enfants plus jeunes que lui l'admiraient. Les vieillards l'embrassaient en le chargeant de conseils qu'il feignait de recueillir.

Il ne voulut pas voir les femmes.

Mais après le souper, plus bref encore que de coutume, et silencieux, il se glissa dans l'ombre jusqu'au grand arbre de la place et s'y tint immobile. C'est là que, les soirs d'été, les jeunes filles du village se promènent par bandes, les bras entrelacés.

II

VEILLE

L'enfant reste seul, dans le trou de terre où l'on vient de le placer.

Il y a eu la fièvre des dernières heures, au cantonnement ruiné, l'approche dans le crépuscule, et cette interminable poursuite, au fond des couloirs glissants, de l'homme qui marchait devant lui.

Maintenant, il est dans ce trou, livré à ce monde étrange.

Deux choses immenses l'écrasent : la nuit et le silence. Il les connaît bien toutes les deux. Mais son inquiétude vient de ce qu'il ne les reconnaît pas. Les nuits, sur sa campagne, sont familières et vivantes. Leur silence est plein de bruits vivants C'est l'absence de ces bruits qui signifie la mort.

Des coups de feu, devant lui, derrière lui. Sur sa tête, des sifflements. Entre ces bruits de mort, il reste seul, perdu. Les formes qu'il devine, à travers l'ombre, l'inquiètent.

Soudain, haut dans le ciel, une lampe s'allume, dérive dans le vent, s'éteint. La nuit retombe, le presse de partout. Elle l'étouffe. Pendant la courte lumière, n'a-t-il pas aperçu des hommes rampant?

Et si on l'avait oublié? C'est depuis l'éternité qu'il est là....

Sa voix jette, vers la gauche, le nom d'un autre guetteur. Rien. Le silence.

Le silence...

Il ne peut plus : autour de lui, sur lui, ce mystère insondable, cette ténèbre peuplée de menaces et ce silence, surtout, ce silence mort... Il ne peut plus.

Ses yeux cherchent à droite, à gauche, vers tous les points de la nuit. Il ne connaît même plus où sont les siens, où sont les ennemis. Il est perdu, perdu, perdu...

C'est alors qu'il entend, derrière lui, une petite toux. Et quelqu'un, à peine, sifflote.

Cela suffit.

Les autres vivent. Lui les garde. Il a compris. Les petits bruits humains ont chassé les fantômes.

Et, pour mieux voir, hors du trou de terre, l'enfant se dresse, seul, contre la nuit.

III

COMBAT

Les obus qui tombaient en arrière sur le village ou là-bas, à droite, sur ce mauvais coin de la tranchée, amusaient l'enfant.

Sa tranchée à lui est une tranchée calme où chacun s'organise, se crée un petit chez soi.

Mais cet obus-ci siffle plus fort, plus fort, plus fort. Tout le monde se couche. Le tonnerre tombe....

Et... et... un autre encore... un autre... un autre encore...

On les entend siffler, puis tout craque dans la fumée. Des éclats volent en chantonnant, qui peuvent être mortels. L'enfant, comme les vieux, se colle contre la terre. Chacun se sent visé, devenu cible d'une puissance méchante.

Rien ne bouge plus dans cette tranchée morte.

Mais un homme bien vivant, soudain, y paraît, qui marche ferme, comme sourd au bruit affreux.

Ceux qui étaient couchés se redressent. L'officier passe. Il ne meurt pas.

Ailleurs, dans des sortes de cavernes, les hommes s'abritent. Ici, on ne peut pas. On ne peut qu'attendre. Et on attend. Les guetteurs, vivement, lèvent la tête, jettent un regard pour voir si l'attaque vient. Et ils replongent.

L'enfant serre son fusil. C'est la foudre qui tombe. Mais là-bas, sur ses champs, elle ne tombe qu'une fois. Il attend. Ce vacarme l'assourdit : il distingue les voix aiguës ou énormes des obus. Derrière, d'autres tonnerres partent sur les ennemis.

Un nom se répète : un homme est tué. Le voilà couché, immobile.

Oui, la mort... Mais on n'a pas trop le temps... Ce qu'il faudrait, c'est ne plus entendre ce bruit, ne plus sentir ces secousses...

Fatigue intolérable.

Une heure au moins que la foudre tombe. On croirait que l'on va, soi-même, éclater... Ah ! celui-là ! si près que son haleine chaude a souffleté l'enfant, l'a jeté sous de la terre...

Il se relève, reprend sa place, et il attend.

Est-ce que ça finira?

Et puis, tout d'un coup, c'est fini. Les hommes, de nouveau, vivent et parlent. Il n'y a pas eu d'attaque.

L'officier repasse doucement. Il s'arrête près du mort. Il s'arrête près de l'enfant, lui frappe l'épaule, le regarde aux yeux : « Bien, gamin ! » dit-il.

Pourquoi dit-il cela? L'enfant n'a rien fait qu'attendre.

IV

REPOS

Ceux qui viennent au village pour le repos se réjouissent de n'être pas morts.

Ils s'installent sur la paille des granges, se lavent au bord de la rivière, s'ébrouent sous les arbres des vergers.

C'est doux de voir des arbres verts, des maisons qui ne sont pas ruinées, des paysans qui ne sont pas des soldats. Chacun se distrait selon son habitude : les uns cherchent à mieux manger et surtout à mieux boire ; d'autres dorment ; d'autres sont habiles à gagner les bonnes grâces des femmes.

L'enfant aime bien ses camarades : mais eux, pendant le repos, ne s'occupent point de lui. Ils utilisent, pour leur plaisir, ce précieux temps. On ne se serre plus

comme là-haut, les uns contre les autres. Alors, pour ne pas rester seul, il se promène avec des hommes qu'il connaît peu et qu'il aime moins.

Il regarde sans plaisir, pendant des heures, le vieillard et les femmes qui travaillent à la ferme. Ils ne cultivent pas bien et l'enfant ne comprend pas leur langage. Des étrangers pour lui.

L'officier entre souvent dans la grange. Il parle bonnement à chacun. On a plus de force, tant qu'il est là. Mais l'enfant n'ose pas lui répondre, et il respire plus librement à son départ.

Et puis on organise des revues, où il ne faut pas se tromper ; des jeux et des concours, où triomphent les malins ; des théâtres, faits pour amuser...

Un matin, des messieurs sont venus dans de grandes automobiles. Les soldats qu'ils rencontraient, ils les groupaient et leur parlaient de « Poilus », de « Rosalie », du « Glorieux » et de « Pinard »...

De quoi se mêlaient-ils, ceux-là? Pourquoi regarder les hommes comme des bêtes

curieuses, et dire les mots des hommes, qui n'étaient pas les leurs, et d'autres mots encore qui n'avaient pas de sens?... Des étrangers, toujours...

Aux lignes, l'enfant savait ce qu'il fallait faire. Ici, on se sent trop vivre. On se sent trop loin de sa vraie vie.

Quand il reçut une lettre, il la cacha, tout de suite, dans le fond de sa poche, et l'y garda au creux de sa main fermée. Plus tard, il la remettrait à un qui savait lire. Mais pas tout de suite. Elle resterait mieux, jusque-là, toute à lui.

En s'endormant, il la serrait encore. Et il n'entendait pas les longs chants tristes qui montent, le soir, des granges où les hommes s'amusent.

V

COMBAT. L'ENFANT BLESSÉ

On avait tant parlé de l'émotion habituelle pour l'assaut, que l'enfant, lorsque vint son tour, fut sans surprise.

Le canon ne le trouble pas plus qu'un danger permanent. Tout est prêt. Il sait où il va. Il faudra seulement faire bien attention, et ne pas se tromper, rester lié à ses camarades.

Le reste est facile : marcher vite, sous le tonnerre des obus et la pluie qui siffle des mitrailleuses : c'est facile ; le tout est de bien comprendre, une fois, qu'on va probablement mourir.

La montée hors de terre : l'arrachement.

C'est fait. L'enfant avance, entre les autres. Cela éclate, siffle, fume, hurle, assourdit. Il marche toujours, et rien ne

le touche. A droite, dans le rang, il y a un creux... Ce n'est pas si difficile : dans un instant il arrivera... Il ne meurt pas.

Et à son flanc, il sent un coup : une pierre ou un coup de bâton ?...

. . . . . .

... Quand il rouvre les yeux, le bleu du ciel, à plein, les éblouit. Le fracas est moins fort, plus loin. Sur son front, quelque chose doucement passe.

Un visage d'homme se penche sur le sien, des doigts lui caressent la tête.

C'est un autre, moins blessé que lui, qui est là et qui le soigne, et le rassure comme l peut.

L'enfant ne s'étonne pas. Il ne remercie pas. Mais ayant reconnu, dans les yeux de l'homme, le regard qu'on a devant les blessés graves, il dit d'abord, pour le rassurer, lui aussi :

— Ça va, ça va. Ce n'est rien...

Puis il ajoute :

— Qu'est-ce que j'ai?

VI

L'ENFANT BLESSÉ (*Suite*)

Si doucement que marchent les brancardiers, c'est une chose pénible que le transport d'un blessé. Sur le terrain, d'abord, puis au fond des boyaux encombrés où chacun, cependant, se range de son mieux, que de lenteurs, de heurts, et de douleurs !

Douceur de ce train, où l'on est couché dans du linge propre ; aux stations, des dames vous offrent à boire. Comme tous les médecins ont demandé à l'enfant s'il crachait du sang, et qu'il n'en crache point, l'enfant, qui ne souffre guère, croit qu'il ne mourra pas. Seulement, ce voyage est long ; passent des nuits et des jours et des jours et des nuits. Tout le corps fait mal. On n'arrivera jamais...

Que c'est calme et frais, cette ville lointaine où une nuit, enfin, le train s'arrête !

L'hôpital aussi serait doux, s'il n'y avait pas le médecin. Pourquoi veut-il ouvrir cette plaie? L'enfant est effrayé par les soins qu'on prend de lui, et par les blessures des autres, qu'il a vues... Cette tranchée qu'on coupe dans la chair...

. . . . . .

... C'est vrai, pourtant : on l'a opéré et il n'a pas souffert.

Décidément, il ne mourra pas.

Le voilà, maintenant, une sorte de chose fragile et qu'on semble juger précieuse. Jamais, à aucune époque, personne, même sa mère, ne s'est tant occupé de lui.

L'infirmière a les mains douces et blanches. Elle sent bon, et donne des cigarettes. Mais il préfère la fille de salle qui rit toujours et ne le gêne pas.

S'il n'y avait pas l'heure du médecin... On l'attend chaque matin, l'heure du déchirement. Il y a la douleur qu'on souffre. Et puis les cris des autres...

Et le médecin, un jour, a cessé de faire mal à l'enfant.

Joie de se lever, de sortir pour vivre...

Mais pourquoi, à chaque pied, traîner ce poids inconnu ? Comment, ces jambes robustes, devenues molles et pliantes ? Ah ! de lui, il en est sorti, de sa vie ! Il en a donné, de *son sang* !

L'enfant promène, à travers la ville, la fierté de sa faiblesse.

VII

LA TERRE

Dans le train, l'enfant guéri regarde les champs fuir derrière les vitres.

Qu'il y en a, de ces champs !

Là-bas, où on le soignait, c'était un pays extraordinaire : non point plat et bien disposé pour la culture, mais tout accidenté ; un riche pays, malgré cela ; la ville était bâtie sur une haute colline, dominant une vallée très verte, et une rivière aux belles eaux que l'on nommait d'un nom bizarre.

Au delà, d'autres collines et même des montagnes dont les crêtes nettes coupaient le ciel. Et sur les plus hautes de ces crêtes, quand le soleil les éclairait, on voyait des taches éblouissantes, qui étaient de la neige, blanche ou rose suivant l'heure. Ces crêtes

merveilleuses marquaient le bord de la terre de France.

Pendant un arrêt, l'enfant a vu la mer, plate comme ses champs, et plus immense, creusée de sillons, comme travaillée sans cesse par des milliers de socs invisibles : et c'était un autre bord de la France.

Puis le train a dépassé de nouvelles campagnes, nouvelles, toujours nouvelles. Que de cultures ! Que de richesses !

Il y a un pays où l'on saigne les arbres pour recueillir leur sève.

Un fleuve est si large que des bateaux y flottent, plus hauts que l'enfant, sur la mer même, ne les pouvait imaginer.

Des champs, des champs encore, des vignes et des fleuves...

C'est beau, pour un jeune regard que l'horizon de la même plaine a toujours arrêté. L'enfant a quitté sa place. Il reste debout pour mieux voir. Ses jambes à peine fortes se fatiguent, et cette fuite perpétuelle des champs par instant l'éblouit. Mais elle le passionne, lui qui sait le prix du sol. Il s'est assis un quart d'heure pour

manger. Puis il est revenu voir. Il ne peut se détacher de là.

Vers le soir, dans la vallée large, on a passé un autre fleuve qui coule lentement entre des bancs de sable.

Et des châteaux se dressent, magnifiques et vieux comme des églises.

La nuit venue, l'enfant, émerveillé, regarde encore.

Il ne savait pas, quand il souffrait, dans la tranchée, que la terre de France était si vaste, ni qu'elle était si belle.

Et voilà que maintenant, malgré la nuit, il reconnaît, derrière les vitres assombries, ses champs, des champs larges et plats, semblables aux siens. Ils sont venus tout d'un coup : rien ne les sépare de ces pays splendides qu'il a vus. Ses champs et ces pays, c'est un même pays.

Quand le train s'arrête, chez lui, un orgueil, une joie, une tendresse inconnus gonflent son jeune cœur.

VIII

L'ENFANT CONSOLE SA MÈRE

Pendant qu'il vit chez lui, il semble à l'enfant qu'on lui prête ses biens. Il les retrouve tels qu'il les a laissés et s'occupe d'eux, travaille dès le premier jour. Ce ne serait point la peine d'être libre, si l'on ne travaillait pas. Mais d'autres mains les ont touchés. Et il sait qu'après quelques jours, il les laissera de nouveau, pour sa tâche actuelle.

Il est flatté que le soir, au village, les vieillards le recherchent. Ceux qui se sont battus, en 70, lui racontent leur campagne ; il les écoute patiemment, mais évite de leur dire ce qu'il a vu : car les vieillards ne le croient pas, tellement ce qu'il dit est plus terrible et grand que les plus grands souvenirs.

Les jeunes filles aussi le recherchent : et cela lui est doux. Ah ! devant elles, il ose parler ; elles croient tout ce qu'il dit, et admirent sa bonne mine, bien qu'il ne soit point gras. Il ne se lasse pas de leur conter ce qu'il a vu, peut-être même un peu davantage. Mais le sait-il, où finit ce qu'il a vu? Puis, quand elles ont peur, elles serrent plus étroitement son bras contre leur corps. Car il leur donne le bras. C'est le soir, sur la place, près de l'arbre. Elles lui sourient toutes. Il en connaît bien deux, des plus gentilles, qui lui sourient mieux que les autres et le rencontrent quand il est seul. Ce n'est pas le moment d'être si aimables : après la guerre, on se reverra.

Quand il a embrassé sa mère, il a ressenti sa plus grande joie. Pour elle seule, il a commencé de se rappeler exactement, patiemment. Mais il a tôt compris qu'il l'effrayait. La bonne femme ne retenait des récits que des motifs d'angoisse. Les détails de la guerre ne l'intéressaient pas. Ce qui l'intéressait, et cela seulement au monde, c'étaient les dangers qui allaient

encore menacer son fils. Elle ne le dit pas, mais il le sent.

Alors l'enfant fait à sa mère un cadeau généreux. Il eût voulu lui dire : « Tu vois, c'est dur. Mais il le faut. » Il ne le peut pas. Et reprenant sa parole, souriant aux plus cruelles heures, il lui fait l'abandon de sa sincérité ; il la rassure, c'est elle qui devient l'enfant, l'enfant doucement bercée.

Un peu plus de souffrance sur lui. Mais l'enfant est sorti de lui-même. Le petit paysan, couché, ce soir encore, dans cette maison basse aux odeurs familières, c'est possible qu'il souffre : son esprit, cependant, est déjà loin, parti pour le redoutable voyage, le voyage au pays de ruines et de misères où il ira demain, où il ne se peut pas qu'il n'aille point et qui lui paraît, à cette heure, plus que tous les pays, son pays.

IX

RETOUR

Quand on marche, la nuit, vers les lignes, de hautes fusées qui montent, l'une après l'autre ou plusieurs à la fois, les tracent à l'horizon.

L'enfant revenant, seul sur la route, les regarde et songe : « C'est encore un bord de notre terre. » Il revoit les autres, qui sont si beaux ; celui-là, que des étrangers sont venus tracer avec ce feu, celui-là n'est pas à sa place, cache derrière lui de pauvres hommes auxquels on a pris leur pays. Et de toutes ses faibles forces, il veut le reculer, vers les belles montagnes ou le beau fleuve qui doivent être, à ce bord, aussi, sa vraie place. C'est pour cela qu'on se bat.

Le travail est toujours le même, plus pénible quand on a perdu l'habitude. De

loin, on se dit bien que c'est pénible, mais on ne souffre pas : ce qui est dur, c'est de recommencer à souffrir.

Il se réjouissait de revoir ses camarades. Plusieurs sont partis on ne sait pas où ; ils sont peut-être morts. Ceux qui sont encore là le retrouvent naturellement, sans être aussi contents qu'il le croyait. Il ne les soulage guère et déjà leur fatigue pèse sur lui. Mais quand on l'a réendossée, cette fatigue, comme pour porter le sac, les épaules se font.

Elles se font et supportent, sans cesser de souffrir.

Combien de temps cela durera-t-il? Cela est long, chaque jour, et infiniment long.

On sait qu'il faut être là, et pour reculer cette muraille, on ne craint pas le danger. Mais on voudrait que ce fût moins long.

Si on changeait de souffrance... La même, trop souvent répétée, finit par être bien ennuyeuse.

Et puis, quoique sachant que le plus grand travail est ici, on est forcé de penser

aux autres, qui souffrent ailleurs, et aux travaux délaissés, et aux bonheurs délaissés, si, avant la guerre, on en avait. Cela, c'est naturel : c'est ce qui rend noir le regard de certains hommes.

Alors, puisqu'on n'y peut rien, le mieux est de n'y pas penser.

Ceux qui se plaignent, l'enfant les laisse dire, et il ne leur parle pas : il n'a pas le goût de la dispute.

Lui ne veut plus sentir sa peine : comme aux jours des grandes tâches, au temps de la moisson. Les tâches, quand le temps menace, sont tellement grandes qu'elles semblent interminables. On se donne sans compter, et sans guère dormir. A force d'être las et de vouloir, on ne sent plus sa peine. Un jour, on se repose, les grandes tâches terminées.

X

MORT D'UN AMI

On dit à l'enfant que son ami est mort.

Il est mort. Et c'est tout : il n'y a pas de quoi s'étonner.

La mort, à la guerre, souvent on la voit venir, ou on l'entend et elle s'éloigne ; d'autres fois, quelqu'un dit un nom, et cela suffit : il y a un camarade qu'on ne reverra plus.

C'est triste, quand c'est un camarade : un de ceux près de qui on vivait, avec qui on partageait toutes choses, de qui on se souvient. C'est triste. On ne comprend pas, d'abord, que cela durera...

Mais quand c'est un ami, quel plus grand mal la guerre a-t-elle encore? Celui-ci était l'homme qui avait soigné l'enfant blessé. Ils ne se demandaient jamais rien.

Chacun aidait l'autre autant qu'il le pouvait. Et ils se parlaient de chez eux.

L'homme est mort loin de l'enfant, pendant une corvée. L'enfant pense que pour cette triste mort, son ami ne recevra pas la Croix de guerre. Mais ce n'est pas ce qui le tourmente le plus, il pense encore : « L'a-t-on bien enterré »? Et surtout : « A-t-il souffert ? »

Au premier repos, il se met en route pour savoir. Souvent ceux qu'il dérange se moquent de lui. Mais s'il dit : « Je cherche un tel, qui est mort », aussitôt chacun devient doux et tâche de le renseigner.

C'est ainsi qu'il a pu savoir que son ami était mort sans souffrir, sur le coup. Alors, il ne faut pas trop le plaindre.

Et à force d'aller de l'une à l'autre des petites tombes qui sont là, n'importe où dans les champs, ou rangées toutes semblables, dans des cimetières, il a pu rencontrer celle qu'il cherchait. Il est satisfait et note l'emplacement.

L'enfant reprend sa route. Il est étonné

lorsqu'il pense à sa joie d'avant, quand il avait un ami. Alors, il ne se rendait pas compte de ce grand bien qu'il possédait. Maintenant, il se sent plus faible, plus seul. Plus résolu, aussi. Dans trois jours il remonte en ligne : il va se battre.

XI

MARCHE

En descendant du train, la marche est agréable contre le vent vif du matin. On en avait assez, de ces fourgons où l'on étouffait.

L'étape sera longue vers le nouveau secteur. Mais on est content de changer. On est toujours content de changer. On connaît la misère que l'on laisse derrière soi.

L'enfant ouvre ses yeux sur des choses qu'il n'a jamais vues : quel monde, celui-ci, plus étrange encore que les autres ! Des hommes, dans ce pays, de toutes les couleurs et de tous les costumes ; de vieux territoriaux, et des Anglais rasés, et des chasseurs d'Afrique, et des nègres ; et conduisant, sur la route qui longe la piste, les autos d'un convoi, de petits hommes

graves qui ressemblent à des Chinois et qu'on appelle des Annamites. Et les champs sont remplis de baraques, et de tentes, et de chevaux attachés. Et les autos passent sans cesse.

La poussière qu'elles soulèvent fatigue les fantassins.

Que de monde ! Que de monde !

Tout ce monde, on sait ce qu'il vient faire. Et on n'est pas mécontent, malgré le risque. On ne le dit pas, mais on se sent fier de devenir un peu de cette grande force.

Le soleil est chaud. Et le sac lourd.

La poussière des autos gêne pour respirer.

L'enfant pense à son ami. C'est triste qu'il soit mort sans recevoir la Croix de guerre.

Ici, comme dans l'ancien secteur, il y a beaucoup de tombes parmi les champs.

Ces autos, ce mouvement, sous le soleil, à la longue, cela étourdit.

L'enfant, par son sac, a les épaules coupées. Il ne pourra plus, si fort qu'il le

veuille, le porter longtemps. Mais peut-être qu'on arrive. Et voilà qu'il y a, encore, trois heures de marche...

Alors, l'enfant désespère : ses pieds, dont il souffre, ce n'est rien : mais son sac l'étouffe. Il y a de petits repos, et aussitôt après, on recommence de souffrir. Il ne pense plus, il ne sait plus, il ne voit plus. Il se raidit seulement, pour l'effort de chaque pas. Ah ! si son ami était là, il serait soulagé. Mais son ami est mort. Personne ne pense à lui.

Et juste à ce moment, une main vigoureuse lui défait ses courroies : « Passe-moi çà, mon gosse ! »

Sa poitrine se dilate. Et il se sent léger : parce qu'il n'a plus son sac, et, surtout, parce qu'il sait que quelqu'un l'aide.

Le soir, dans la petite ville où l'on s'arrête, les hommes, épuisés, passent devant leur chef. Il est à pied, au coin d'une rue, le drapeau près de lui. La musique joue.

Le drapeau, l'enfant déjà l'a salué, dans des revues : ce n'était qu'un instant où il

fallait bien se tenir ; c'était plutôt une corvée.

Ce soir... ce soir, qu'il souffre tant — ce soir, veille de bataille, il glisse vers les couleurs un regard humble et dévoué, il lève, jusque-là, son regard éperdu.

XII

COMBAT

Dans cette tranchée qu'il fallait prendre, les y voilà. Mais c'est peu de la prendre : il faut s'y maintenir. Est-ce bien d'ailleurs une tranchée? Un bouleversement de terre salie.

L'enfant se blottit au creux laissé par un obus. On ne peut pas s'installer. Dès qu'on remue, ça bombarde. On reste là, content tout de même d'être arrivé.

Le plus triste, c'est qu'il pleut : une pluie forte et qui dure.

Sans un abri, vautré dans cette boue, l'enfant grelotte. La nuit, si l'on pouvait creuser... mais on n'a pas de grands outils, et la terre délayée se refuse à servir.

On veille donc, terré dans la boue. Il faut se méfier des mitrailleuses, plus encore que des éclatements.

Quand souffre-t-on le plus? La nuit, on peut remuer, mais c'est le froid, et la crainte des surprises... Le jour, on a moins froid, mais se coller à la terre mouillée, sous les écroulements des obus... Et la pluie toujours tombe. Les vêtements mouillent le corps. Mieux vaudrait être nu. Ceux qui n'ont pas été ici ne savent pas combien la pluie fait mal.

Au début, l'enfant pensait : « Si cela dure une heure, nous serons trempés. » Voilà quatre jours qu'ils y sont.

Et puis, il y a la faim. Les hommes qui apportent les vivres s'affalent, sous les obus, dans la boue et les fondrières.

Autant ne pas manger. Arrive ce qui peut. On mange ce qui arrive. On mange ce qu'on peut. Ou on ne mange pas.

Et les obus ont tué des hommes.

Ce ne serait rien, s'il ne pleuvait plus.

L'enfant, tout roulé dans sa boue, hâve de fatigue et de faim, songe à cette grande misère. Peut-être la plus grande misère.

Maintenant, qu'y aura-t-il? La relève? Un nouveau combat? Ou qu'enfin, à force

de souffrir, on mourra? Il pense à ces choses tranquillement. Il se regarde souffrir. On apprend à se désintéresser de soi-même. Il regarde, maître indulgent, sa chair qui tremble sous la pluie.

XIII

L'ENFANT BLESSÉ

L'ennemi a recommencé le combat. Il avance, recule, et l'espace demeure vide, entre les deux lignes, où l'enfant, près de ses camarades, était tapi.

Mais lui reste là, dans le creux où il vivait, assommé par un coup. Quand il se réveille, comme la première fois, ses yeux ne voient pas le ciel. « Me voilà encore blessé, » se dit-il. Et il ne se tourmente pas. Il sait ce que c'est qu'être blessé. Seulement, cette fois, une grande douleur lui ceint la tête ; elle lui brise, aussi, sa jambe droite, qu'il aperçoit sanglante. Alors, il attend avec confiance. Il sait que, les blessés, on s'occupe d'eux et que les hommes sont bons et soignent ceux mêmes qu'avant ils ne connaissaient point. Il sait qu'un

brave visage va se pencher sur lui, qu'une main compatissante rafraîchira son front.

Il attend; et personne ne vient; des balles sifflantes passent, et des obus. Il soulève sa tête par quoi il a si mal et comprend que, là où il est, on ne peut pas venir. S'il se traînait? Il bouge. Des balles le clouent sur place.

La nuit ; il attendra la nuit : la nuit, on viendra le prendre, ou bien il pourra rentrer. Lui qui vivait, dans ses champs riches, par le soleil, il attend la nuit qui le sauvera. Il compte les heures, d'après le soleil déclinant. D'après aussi, la sèche voix d'une mitrailleuse qui le surveille et, de temps en temps, se moque de lui.

Cela dure, la fin d'un jour, quand la tête fait mal... S'il pouvait dormir...

Et le soir est venu. Et les champs sont plus calmes : ils ressemblent à de vrais champs, seulement bien dévastés.

L'enfant essaie de se soulever: Ah ! quelle douleur, à cette jambe ! Bon, il va se traîner : il peut. Mais ce sera long; il fait, par de très grands efforts, de tout petits mou-

vements, à cause de sa blessure. Aura-t-il assez de temps, avant l'aube, pour ramper les cent mètres qu'il faut? Il doit se reposer si souvent... De ses yeux d'habile sentinelle, il cherche ceux qui ramassent les blessés et les morts. Mais ils ne sont pas là. Il n'ose pas crier, il est encore trop près de l'ennemi.

Que c'est long ! Et que cela fait mal !

Et puis, la nuit noire. Des lueurs blafardes de fusées glissent dans le ciel, derrière et devant lui. Les balles et les obus se croisent. Il est là, seul, entre les deux. En rampant, parfois, il se heurte à des morts.

Ce ne sera rien, s'il arrive avant le jour. Et bientôt, il pourra crier.

Ah !...

. . . . . .

De nouveau, il ouvre les yeux, après le tonnerre de cet éclatement au-dessus de lui.

Ah ! la douleur, dans tout son corps... soulever sa tête... Il ne peut plus... ses jambes... ses bras... inertes... Crier, même,

il n'a plus la force... Il souffre, il souffre dans tout son corps...

On ne l'a pas ramassé. Au-dessus de lui, les hommes recommencent de se battre.

Il souffre dans tout son corps brisé.

Il souffre d'une soif horrible.

Il reste étendu, bras en croix, petite tache sombre, immobile déjà sur la plaine.

Il comprend qu'il va mourir.

XIV

TOUT EST CONSOMMÉ

Il va mourir. Cette mort qu'il a vue sur les autres, parfois devant lui-même, la voilà qui le prend.

Les obus peuvent passer. Il est hors du combat.

Tout est fini pour lui... son travail... sa vie. Des larmes désespérées coulent de ses yeux d'enfant. Mourir seul à vingt ans, sans un ami près de soi, ni le médecin, ni le curé qu'on va chercher... Son âme recueille ce qu'elle a d'amour, et le tend vers le village où une vieille femme pleurera, où les jeunes filles, le soir, parlent autour de l'arbre... Parleront-elles de lui, seulement? En est-il une qui pleurera?

A l'heure mystérieuse où les amours anciennes assistent les mourants, pauvre

enfant paysan, n'as-tu pas un souvenir, la douceur d'un souvenir d'amour pour t'assister? Un souvenir, un seul... Et voilà qu'il se lève du fond de cette humble vie : un seul jour l'enfant a frémi, un seul jour l'exaltation de l'amour l'a secoué : cela commence là-bas, sur le bord de la terre; des montagnes radieuses, des neiges en fleur sous le soleil; les champs illimités de l'Océan, et les riches forêts, les vignes abondantes et les fleuves, et les villes, et les châteaux dans le soir, magnifiques et vieux comme des églises... Dieu ! que c'était beau !

La vision se lève, et passe. Et l'enfant paysan ne pense plus que ceci : « Tout est fini. »

Alors, dans ses yeux fixes, une grande lumière tombe et l'éblouit : une grande lumière chaude le pénètre, l'allège et le délivre. La grande lumière de son soleil qui, jadis, réchauffait sa terre.

Elle entre en lui, maintenant.

Ses doigts, qui la raclaient, touchent, immobiles, la terre : la terre, tout ce qu'il a aimé.

Et il meurt dans la gloire, lui, soldat inconnu. Mais ce n'est pas dans la gloire humaine. C'est dans une gloire plus pure, dans une gloire plus haute que toute gloire humaine.

LES VISAGES DE LA TERRE

I

FLIREY

Sous le vent aigre, la bonne terre lorraine enfle ses minces collines. Elles ne sont pas très hautes ; mais ne dirait-on pas que le désir de servir, la volonté de défendre les a grandies?

Bonne terre lorraine : meilleure de tant de richesse enfouie dans ses flancs maigres.

Au fond du vallon, c'est la ruine du village, la plus totale qui se puisse voir : des pierres, des décombres, des squelettes de maisons tout au long de la grande rue, un pan de mur de l'église ; et puis, le viaduc rompu du chemin de fer.

Mais ce n'est plus ici qu'est la vie : elle est là-haut, juste au sommet de ce renflement de la terre où mènent des chemins mystérieux.

Que de sang il a fallu pour que la vie, qui était au bas de cette butte, monte à ce sommet ! Elle y est, maintenant. Les formes immobiles sur les pentes, nombreuses, vers le haut, attestent sa venue.

Bonne terre lorraine, meilleure d'une telle richesse. Tes enfants en toi travaillent, s'inquiètent, veillent et rusent.

Cent mètres de plateau, et c'est le bois de Mortmart. Ce qui était le bois. Un taillis, encore, plein de menaces sournoises. Rien, sur ce plateau, que l'espace désert. Alors, dès que la nuit tombe, les coups de fusil partent d'eux-mêmes, et les balles, jusqu'au jour, tendent au-dessus du sol leur mortel rideau.

Les obus, ce soir, se précipitent. Le sommet qui est pris, faudra-t-il le défendre? Ou, ces cent mètres — jusqu'au bois — essayer de les franchir? Si cela est, la trace, demain, la piste funèbre que marquent les formes immobiles sur la terre, ira un peu plus loin. On ne sait pas. On ne sait rien. Le rideau strident

des balles tend sa trame encore plus serrée. Et des obus. Et pas d'abris.

On est près de Metz ; c'est un endroit pour bien souffrir.

Douce terre lorraine, connais-tu toute ta richesse? Tu vois ceux-ci remuer, guetter et se battre. Ah ! tes flancs déchirés pour leur faire un chemin, que davantage on ne les creuse pas ! Car au fond, et à droite, et à gauche, où que ce soit, on trouverait tes enfants morts.

Avril 1915.

II

LE LABYRINTHE

A travers la terre froide du Nord, les longs boyaux s'étirent interminablement.

Interminablement rongés, effrités, étouffés par cette boue profonde où des hommes sont morts.

Interminablement, sous la malédiction lointaine des deux moignons brandis de Mont-Saint-Éloi, interminablement, il faut les suivre, les suivre, les suivre. Pour aller où ?

Là, enfin. Le but : une barricade faite de sacs et de terre, une petite barricade bien légère, bien faible ; et derrière elle, ils vivent, *Eux* : ce fossé plein de boue et formé d'immondices, ce rempart dérisoire, voilà ce qu'il faut défendre et où il faut mourir ; nous les voyons comme

Eux nous voient ; on connaît celui qu'on va tuer, ou qui, peut-être, vous tuera.

Et c'est là, aussi, qu'il faut vivre. Ce n'est pas le plus facile. Jamais, en aucune terre, la vermine ne s'est autant réjouie. Les rats, à peine, tolèrent la présence des hommes. Ils sont gros, gras et hardis. La boue, dont les hommes meurent, les laisse vivre ; ils glissent sur elle en y marquant, comme une moquerie, la mince empreinte de leur longue queue.

Mais qu'importent les rats, la vermine et la boue? Rien, une distraction. D'autres choses importent.

La terre, ici, est mystérieuse. Un travail la pénètre, qui peut devenir mortel. Des bruits sourds et profonds, et dont on doute d'abord, et qui s'affirment. La mort est en chemin, au sein même de la terre. Ce n'est plus en face, à l'air libre, qu'elle viendra : mais sournoise, dans l'ombre secrète et souterraine.

Et la terre se défend contre cette traîtrise que l'on exige d'elle : Eux la frappent pour la contraindre, ils la violentent et la

déchirent. Naguère, afin que le trésor de son sein réchauffât les hommes, on la déchirait pareillement. Cette douleur-ci est pour obtenir leur mort. Et les coups sourds que l'on entend, ce sont les coups qu'ils lui portent. Et c'est la plainte de la terre.

Or, nous qui vivons là, est-ce bien nous qui sommes menacés? Nous-mêmes, ou nos amis, ceux de ce côté, ou de l'autre? D'où vient-elle, la plainte, et d'où l'avertissement? Car si la terre gémit, c'est pour nous prévenir. Mais sa voix trop profonde est trop mal perçue. Alors la menace grandit, se propage et terrorise : la Terre, la Terre qui se plaint ! la Terre qui va s'ouvrir... On croit l'entendre encore, même quand elle ne se plaint pas.

Et puis, après une nuit où elle a trop souffert, la Terre lasse ne se défend plus ; elle s'ouvre, et engloutit les hommes.

Hiver 1915-1916.

III

VERDUN

Serrée sur la colline au-dessus de la molle Meuse, sous les deux rectangles modestes de ses tours, elle est là.

Elle, la Ville : celle qui ne doit pas être prise.

La nuée de leurs obus n'a écrasé que son cœur : les membres, les faubourgs, sont encore debout ; le cœur seul, d'où venait le sang, est une ruine. Elle vit, ainsi. Et, leurs mains ne l'ont point touchée.

Pour qu'ils ne la touchent point, là-bas, devant, sur d'autres collines nues, tout un peuple se mêle à la terre. Un peuple meurt et renaît de lui-même, et plus vivant.

On s'arc-boute, on se traîne, on s'a-

grippe : l'homme s'est fait la Terre et la Terre s'anime. Où? Qu'en sait-on? Là-bas, vers Eux, contre Eux ! près de ce village qu'aucune pierre ne marque plus ; là ; là aussi : partout ; partout sur le sol nu, partout dans les cadavres ; devant la ville, jusqu'à ce qu'on les rencontre.

Aux deux extrémités, il y a deux géants : du côté du levant, Douaumont ; et le Mort-Homme, au couchant. La fureur, sur ceux-ci, ne se relâche jamais. Et leurs terribles poings ne connaissent pas le repos. Une sombre fumée, perpétuellement, monte de leurs flancs : une fumée sans flamme ; non pas celle de la chair claire du bois : on dirait que c'est la terre qui brûle.

Et, entre les géants, la Terre humaine souffre et tremble.

La molle Meuse a l'air de ne pas comprendre : large et fraîche, entre ses prés verts, elle coule inconsciente et jusque chez les autres. Elle a l'air : mais ses prés, sa prudence les baigne pour que les autres ne les puissent pas fouler.

La terre des collines ne cesse pas de souffrir. Elle a perdu ses bois — sa plus douce parure. Elle a perdu sa joie, va-t-elle perdre sa vie?

Le mort, la mort, toutes les morts. Le Ravin de la Mort? Lequel est-ce? Ah! lequel n'est-ce point? Quand on vit, c'est sans respirer, car l'air lui-même — le doux air des poitrines — fait mourir.

Aux flancs des deux géants, le feu brûle toujours ; il les dépasse, ce soir, avance vers la Ville. Horreur! L'arc tragique s'est ployé... Le cercle se referme, enveloppe la Terre entre les deux gisante...

La Terre humaine frémit, tremble, se raidit, se hérisse, tâche de lever, plus haut encore, son corps mourant. Et il y a tant de sang que le sang qui la baigne, comme l'eau sur les prés, empêche qu'on ne la foule.

Derrière, la Ville est là.

Avril-mai 1916.

IV

SOISSONS

Depuis un très long temps, elle n'était plus bombardée ; un très long temps : six semaines, ou un mois, ou quinze jours. Alors, elle rapprenait à vivre ; et, presque, à rire.

Des marchands étaient là, qui vendaient, dans leur boutique, les choses permises, et, dans l'arrière-boutique, les choses défendues. On connaissait bien les adresses.

Maintenant que les obus ne tombaient plus, un grand silence enveloppait la ville malade : la marche d'un passant, sur le pavé, sonnait avec une force étrange. On écrasait à terre des éclats de vitre et des morceaux de plâtre, mais on goûtait, par ce silence et cette sécurité probable,

une grande paix. Les brèches des maisons semblaient rire. « Voyez, disaient-elles, ils nous ont fait du mal, mais nous ne sommes pas mortes, et derrière nos façades de misère, vous trouverez un peu de plaisir ».

Devant la ville, au delà des ponts, la terre se réjouissait bien davantage encore. Des tranchées y étaient creusées, mais si larges, si confortables, si douces ! Elles devenaient presque inutiles, et souvent, même aux premières lignes, les hommes se passaient d'elles ; sans risques, ils montaient sur le sol, comme de vrais hommes vivants.

Et la terre, grisée par cette apparence de paix, vivait, elle aussi, non plus comme un pauvre retranchement, mais comme une vraie terre vivante, faite pour la joie et pour l'amour.

Elle fleurissait : des bleuets, des coquelicots, toute une moisson libre, abondante et généreuse. Et les herbes, aussi, grasses et hautes. Tout cela poussait, vivait, embaumait, dans la surprise du

silence et de la douceur nouvelle des hommes. Quand on marchait dans les couloirs de terre, elles caressaient le visage, se penchaient, aveuglaient, rendaient la marche difficile : « Non, disaient-elles, n'avance point ; pose tes armes, et tout cet affreux appareil. Tu vois bien que c'est fini. Tu vois bien que c'est l'été... »

C'était un été radieux ; sa calme majesté dominait toutes choses, ses innombrables voix chantaient par les corps frêles de ses insectes et de ses oiseaux. La joie de ne pas savoir qu'on va mourir était redescendue sur la terre.

Pas loin, il y avait des pays : Laffaux, Soupir, Craonne — et le Chemin des Dames.

Juillet 1916.

V

LA SOMME

Une foule, par tous les chemins, se hâte vers la rivière. Par tous les chemins : hommes, chevaux, convois, machines. Par tous les chemins, si loin qu'à droite et à gauche on puisse les voir. Des brumes traînent. A travers ces brumes, sur les champs apparaissent, aussi, des êtres qui vivent là, dans l'air humide et dans la boue qu'elles créent ; des êtres sales et mouillés comme la terre, et, dirait-on, à peine détachés d'elle.

Ceux qui sont sur les chemins, les hommes et la brume, un grand vent les entraîne.

La rivière, on vient de la voir : elle s'attardait sinueuse entre de hauts arbres intacts et qui perdaient leurs feuilles

lentement, doucement, religieusement. Elle porte le même nom, là-bas : mais elle n'est plus la même : elle n'a plus d'arbres ; il y a longtemps qu'elle n'a plus d'arbres. Et elle est âpre et douloureuse.

Ici, on la regardait à peine ; on ne croyait pas que c'était la Somme. Mais celle de là-bas, encore bien loin d'elle, on la cherche des yeux, on la désire, et on la redoute ; on la devine.

On la devine derrière ses brumes.

On la devine et on la veut.

Mystère. Eux sont sur l'autre rive. Il paraît que cette fois on fait un grand effort, pour les rejeter plus loin ; plus loin, car on passe déjà des fossés d'où ils ont fui. La limite, maintenant? cette rivière. C'est dans ses brumes que le devoir s'inscrit : leur fuite, la délivrance du sol, la liberté des hommes.

Dans les brumes, vaguement, mais plus haut que les chemins de boue, plus haut que la souffrance journalière.

Dans les brumes, sans trop savoir, en redoutant et en voulant.

Or, sur une colline, chez Eux, par la grâce du soleil qui perce les nuées, soudain, une ville surgit.

Une ville : et belle, quand la lumière caresse les pierres blanches. On l'aperçoit ainsi, quelquefois, et puis le voile retombe.

Péronne... Péronne derrière les brumes, amas de ruines, ô terre promise...

Décembre 1916.

VI

CHAMPAGNE

C'est une vieille terre, usée par tant de travaux, d'enfantements et de luttes.

Vieille et chauve, et stérile à force de souffrances ; sa chair exsangue est blanche du blanc un peu jaunâtre qu'ont les ossements vieillis.

Non loin d'elle, vivent ses parents riches, les vignobles précieux. Mais elle est si pauvre, si dénuée, qu'elle demeure là, sans rien pour la défendre : pas la moindre colline et pas une rivière ; elle est offerte, proie facile, aux criminels.

Proie facile? Pas tant que cela. Elle ne veut pas se laisser faire. Elle, la voilà ruinée ; c'est curieux, qu'étant si pauvre, elle puisse encore être ruinée. Et ses enfants sont morts. Et elle aimerait

autant mourir. Mais il n'y a pas qu'elle. Elle connaît les trésors splendides, là derrière, et que, si elle mourait, de beaux chemins s'ouvriraient, qui doivent être fermés : la Cathédrale, d'abord, qu'ils ont blessée de loin. Et puis, tant d'autres lieux ; car c'est ici le grand chemin où passent les malfaiteurs ; c'est ici, en passant, qu'ils mangent : c'est pourquoi la Terre est pauvre ; c'est ici qu'ils s'abreuvent : c'est pourquoi elle est sèche ; c'est ici que pour les arrêter on les prend à la gorge et on se bat : et c'est pourquoi elle est si triste.

Mais vieille et triste, et demi-nue, elle ne rejette pas son rôle. Vers les frontières, il y a des pays-soldats qui sont préparés pour se battre. Elle, n'était faite que pour vivre. Et c'est toujours près de sa chaumière qu'on se bat. Cette fois encore, elle fera ce qu'il faut.

Voyez-la, vieille femme tragique, édifier elle-même sa défense. Elle sait qu'on va venir la tuer ; tranquillement, elle se prépare.

Comme elle n'est pas forte et qu'elle n'est pas riche, elle se barricade, utilise les objets qu'elle trouve : sur le chemin, sur les sentiers et dans ce qui fut son champ, et dans son bois pelé, elle plante des piquets, elle tend des fils de fer. Elle fait pauvrement, généreusement ce qu'elle peut. Et puis, sachez-le bien : la barrière est solide : ne la détruit pas qui veut : Ils l'apprendront, le jour où ils tenteront leur coup.

En attendant, elle s'occupe. C'est malin, une vieille paysanne champenoise. Celle-ci ne prend point de repos : elle ne vit que pour nuire à ses mauvais voisins : un piège ici, un piège là. Quand ils s'y prennent, ils n'en meurent pas ; mais ça leur fait un peu mal. Et elle nourrit de grandes rancunes. Quand elle a réussi et, sur la route blanche, trouvé du sang, sa vieille bouche édentée, qui ne sait plus rire, grimace voluptueusement.

Et penchant son profil blême, elle va, de sa main osseuse, tendre un autre piège.

1917.

VII

ALTIPIANO D'ASIAGO

Mollement accoudée au splendide balcon, l'Italienne contemple la plaine vénitienne.

Vue incomparable : par la douceur de ses lignes, les premiers mamelons offrant la belle forme d'une longue femme couchée ; plus loin, Brenta et Astico éployant leurs bras blancs pour étreindre la terre fertile, et les collines à droite inclinant leurs pentes sombres sous un contour divinement harmonieux ; par sa vaste étendue, qui dépasse, vers la gauche, la force du regard et appelle l'infini ; et par sa lumière : la lumière d'Italie sur une plaine immense ; elle bondit, dans cette plaine, baise au passage les campaniles clairs, ici et là disséminés, s'enfuit

à l'horizon, soulève un instant le voile sur le mystère lointain de Venise, et revient, bondissante, vers les belles collines, afin qu'en un seul jour, tout de cette terre heureuse connaisse le bonheur. Parfois, la plaine entière est rose : bleu sombre, à d'autres heures, le soir. Et lorsque la lumière ne l'emplit pas de son enchantement, on la sent, la lumière, proche encore et tentée de revenir.

L'Italienne se retourne et marche un peu de temps jusqu'à d'autres sommets.

Là, devant elle, des montagnes où vivent ceux qui la narguent et l'insultent. Entre Eux et elle, la conque d'Asiago, les sept communes en ruines dans ce doux paysage.

Qu'on l'insulte et la nargue, l'Italienne n'aime point cela. La fierté de la terre souffre et ne se résigne point. Ah ! ces sommets, en face, et plus haut que ceux-ci, et que les Autres tiennent ! Elle les regarde fièrement, fait un geste superbe de défi, et, aux insultes, répond par des insultes plus retentissantes.

Il y a du sang, aussi, dans cette conque.

Mais comme le jour s'achève, voici que la lumière, l'invincible lumière des ciels de l'Italie transfigure les monts : à l'endroit le plus tendre, où il touche les crêtes, le ciel bleu, d'abord, a pâli, puis il est devenu d'or, et de pourpre, enfin, couleur de sang ; et la couleur sanglante a submergé le ciel, grand fleuve tragique monté de la terre et là-haut épandu comme les eaux calmées d'un lac.

Douce terre d'Italie, trop belle et faite pour l'amour, ce sang versé, cette magnifique horreur, non, ce n'était pas pour toi. Ta lumière l'élève de toi, et t'en délivre.

Toi, sois heureuse, sois belle; et sois douce aux amants.

Juin 1918.

LE VIEUX

PIÈCE

EN UN ACTE

PERSONNAGES :

LE VIEUX, 80 ans.
LE PÈRE MICHEL, son fils, 50 ans.
FRANÇOIS, 20 ans.
LA MÈRE MICHEL, 45 ans.

La scène représente un intérieur au village. Au fond, cheminée et feu. A droite, table et chaises. Au-dessus de la cheminée, le portrait d'une jeune fille blonde.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VIEUX, *assis dans un fauteuil, au coin gauche de la cheminée.* LA MÈRE MICHEL.

LA MÈRE MICHEL, *lui tendant une tasse.*

Allons, Vieux, buvez votre grog : ça vaut mieux que toutes les drogues que vous donnent les médecins ! C'est nature, ça vous refera du sang !

LE VIEUX, *voix faible et un peu lointaine.*

Merci, vieille.

LA MÈRE MICHEL.

Vieille, qu'il me dit ! A une jeunesse comme moi ! A sa bru ! Si ça ne fait pas pitié ! A une jeunesse qui a quasi trente ans de moins que lui ! Mais je ne lui en veux pas : il ne sait plus trop, le pauvre vieux ! Et c'est lui qui est bien vieux ! Quatre-vingts ans à la Saint-Jean ! Allons ! Un coup de balai... (*Elle balaye.*) Et ça va-t-il, ce matin, mon père?

LE VIEUX.

Pas mal, pas mal...

LA MÈRE MICHEL, *appuyée sur son balai.*

Ce qui me prouve qu'il n'y est plus, c'est qu'il n'aime pas à causer ! Comprend-on cela, ne pas aimer à causer? Il faut être bien malade, ou bien vieux ! Mais je saurai le mettre en train : Eh ! mon père ! (*Montrant le portrait de jeune fille au-dessus de la cheminée.*) Est-elle jolie, votre petite-fille? Est-elle jolie, notre Francine?

LE VIEUX, *un peu plus animé.*

Oui, bien jolie, bien douce...

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! je savais bien ! (*Un temps.*) Que je pèle mes pommes de terre, maintenant ! (*Elle se met à les peler, à droite.*) Vous vous ennuyez, hein, qu'elle ne soit pas là? (*Signe du vieux.*) Dommage que sa marraine, parce qu'elle est malade, l'ait mandée auprès d'elle, et cela depuis deux mois pleins. Mais quoi ! il faut du soleil pour tout le monde ! N'empêche ! Elle me manque fort, la chère mignonne ! Quand elle n'est pas là, je ne sais plus qui attraper... Ce pauvre vieux, ce n'est point la peine : c'est sans défense. (*On frappe.*) Tiens ! on frappe. Ah ! Tant mieux ! Si c'est la mère Jeanne, on va pouvoir causer. Entrez ! Entrez vite !

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. (*C'est un jeune paysan timide, et qui a fait toilette, mais point d'une manière ridicule.*)

Salut, messieurs et dames, et la compagnie...

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! ce n'est que toi, François ! J'espérais que c'était la Jeanne. Ça ne fait rien : entre tout de même, mon garçon.

FRANÇOIS.

Bien aimable, mère Michel. Je vous remercie.

LA MÈRE MICHEL.

Il n'y a pas de quoi. Mais j'aurais dû deviner que j'allais te voir, vu que je pensais à... qui je sais bien. On dit par chez nous que de penser à l'amoureuse, ça fait venir l'amoureux. C'est peut-être vrai. Et moi, je pensais à la Francine.

FRANÇOIS, *confus.*

Oh ! mère Michel...

LA MÈRE MICHEL.

Quoi! C'est-il que la Francine te dégoûte, à cette heure?

FRANÇOIS.

Je n'ai point dit ça, bien sûr !

LA MÈRE MICHEL.

Ne l'ayant point dit, tu l'as peut-être pensé?

FRANÇOIS.

Point non plus.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! c'tit François ! Pourquoi que tu prends l'air benêt, mon gars? Tu n'es pas si emprunté, non, dame, quand tu fais la valse avec la Francine !

FRANÇOIS.

Ça se peut bien, mère Michel.

LA MÈRE MICHEL, *le contrefaisant.*

Ça se peut bien, mère Michel. Ah ! jeune andouille, va ! Encore un qui n'est pas dans ses jours causants ! Enfin, dis-moi : qu'est-ce qui t'amène?

FRANÇOIS.

C'est... je... vous... (*Il se tait.*)

LA MÈRE MICHEL, *furieuse.*

Ça y est ! Il ne peut plus parler ! Ah ! me voilà bien, moi, au milieu de tous ces gens qui n'aiment

pas la conversation ! Allons, débrouille-toi : cause, gamin !

FRANÇOIS.

Je voudrais parler au père Michel.

LA MÈRE MICHEL.

Le père Michel ! Il n'est pas là. Il est en train de rentrer ses raves. Mais explique-toi, je lui ferai la commission.

FRANÇOIS.

C'est à lui-même que je voudrais parler.

LA MÈRE MICHEL, *froissée.*

A lui-même ! Vraiment ! Et je ne suis pas capable de lui rapporter tes paroles? Je ne suis bonne à rien, moi ! Alors, c'est bien simple : je suis celle avec qui on ne cause pas !

FRANÇOIS.

Je n'ai pas dit çà, mère Michel.

LA MÈRE MICHEL, *très digne.*

Eh bien ! si vous avez des secrets tous les deux, va les lui raconter, mon garçon ! Moi, j'ai à faire ici.

FRANÇOIS.

J'y vais donc de ce pas.

LA MÈRE MICHEL.

Vos secrets, du reste, ils ne m'intéressent guère.

FRANÇOIS, *vers la porte.*

Au revoir tout le monde. Pardon du dérangement.

LA MÈRE MICHEL.

Je ne veux même pas les connaître.

FRANÇOIS, *sortant.*

Salut à tous !

LA MÈRE MICHEL.

Tu t'en vas?

FRANÇOIS.

Dame ! Je crois que oui.

LA MÈRE MICHEL, *se levant brusquement.*

Attends! Attends! Je vais te le chercher, ton père Michel. Vous raconterez bien ici vos petites affaires!

FRANÇOIS.

Comme vous voudrez.

LA MÈRE MICHEL.

Tu veilleras seulement sur la soupe, qui cuit, — et sur le Vieux.

FRANÇOIS.

Vous pouvez y compter.

LA MÈRE MICHEL.

Dans dix minutes, tu y mettras une poignée de sel, — à la soupe. Quant au Vieux, il n'a besoin de rien : il dort toujours. (*Fausse sortie.*) Tu pourras aussi peler quelques pommes de terre, pour t'amuser.

SCÈNE III

Moins la mère Michel. François va regarder le Vieux avec précaution, s'assure qu'il dort.

FRANÇOIS.

C'est vrai, il dort. Me voilà seul dans la maison de Francine. (*Il est venu à petits pas devant le portrait, où il s'arrête.*) Que cela, déjà, me rend heureux ! Francine, Francine...

Toi que j'aime de tout mon cœur,
Ma jolie et douce Francine,
Ta longue absence me lancine
D'une incomparable douleur.

Las et dolent, mon cœur fidèle,
Mon cœur plein d'un mortel ennui,
A toutes heures, jour et nuit,
Se demande : « Que devient-elle? »

Pense-t-elle à moi, seulement,
Qui par elle seule, respire?
Si elle y pense — crainte pire —
Y pense-t-elle tendrement?

Ainsi, dans ma triste démence,
J'ai pleuré sur nous bien des fois.
J'avais tort : j'avais peu de foi.
Je devrais bénir ton absence.

Car c'est depuis que j'ai souffert
Que je connais combien je t'aime.
Mon mal me révèle à moi-même
Ce cœur que je t'avais offert.

Jadis, tu n'avais qu'à paraître
Pour voir deux visages joyeux,
Puisqu'en te penchant sur mes yeux
Tes yeux pouvaient s'y reconnaître.

Les jours ne nous semblaient point longs :
Ils étaient tous des jours de fête,
Pourvu que j'approche ma tête
Tout auprès de tes cheveux blonds.

Maintenant, je vis pour t'attendre ;
Et je suis seul, le cœur si nu,
Que je n'avais jamais connu
Mon amour si fort, ni si tendre.

Tu cherchais dans mes yeux heureux,
Jadis, ton éphémère image ;
Mais j'ai gravé ton vrai visage
Au fond de mon cœur douloureux.

(*Il se laisse tomber à genoux.*)

Francine ! O Francine, ma douce !
Je ne peux plus vivre sans toi !
Tu vois, je suis là, sous ton toit :
Ne permets pas qu'on me repousse...

SCÈNE IV

Plus le père et la mère Michel qui, entrés doucement, se sont arrêtés sur le seuil. Le père Michel est en manches de chemise, habillé comme un paysan qui vient de quitter son travail.

LE PÈRE MICHEL, *gouailleur.*

Eh bien ! camarade ! C'est-il un endroit, devant le portrait d'une demoiselle, pour faire ses dévotions ?

FRANÇOIS, *se relevant, honteux.*

Excusez, père Michel ! Je ne vous avais pas entendu entrer...

LA MÈRE MICHEL.

Ainsi, pauvre mignon ! Faut-il qu'il l'aime, notre Francine !

LE PÈRE MICHEL, *rudement.*

Pourquoi te déranges-tu? Ne te dérange pas. Tu peux continuer, si ça te fait plaisir. Femme, la soupe est prête?

LA MÈRE MICHEL.

Point encore : dans une petite heure.

LE PÈRE MICHEL.

En ce cas, passe-moi le fromage, avec un verre de pinard.

LA MÈRE MICHEL, *le servant.*

Celui-là, quand il se laissera manquer de quelque chose !

LE PÈRE MICHEL, *mangeant et buvant, à François.*

Eh bien ! C'est-il fini, ou si ça continue?

FRANÇOIS.

Ne vous moquez pas de moi, père Michel. J'ai à vous parler sérieusement.

LE PÈRE MICHEL, *la bouche pleine.*

Me parler? Tu peux y aller, mon gars. Ça ne me gêne pas qu'on parle quand je mange.

LA MÈRE MICHEL.

Offre-lui un verre de pinard.

LE PÈRE MICHEL.

C'est bon, c'est bon ! Occupe-toi de ce qui te regarde.

FRANÇOIS.

Donc, père Michel, je voulais dire... Parce que j'étais dans l'intention... Enfin... Je ne sais plus par où commencer...

LE PÈRE MICHEL, *même jeu.*

En ce cas, ne commence point.

LA MÈRE MICHEL.

Attends, je vais te donner un coup de main. Je comprends ce que c'est. Et quand il ne s'agit que de parler...

LE PÈRE MICHEL.

Tu vas te taire? Il est grand assez pour causer.

FRANÇOIS.

Voilà : c'est rapport à la Francine ; que je l'aime, que je la voudrais pour femme, et vous la demande en mariage.

LE PÈRE MICHEL, *très calme, toujours mangeant et buvant.*

Tu m'étonnes.

LA MÈRE MICHEL, *du coin où elle prépare le repas.*

Moi, tu ne m'étonnes pas.

LE PÈRE MICHEL, *imposant silence à sa femme.*

Allons ! (*A François, très doucement.*) Dis-moi : la Francine, sais-tu le bien qu'elle aura en dot?

FRANÇOIS.

Je ne m'en suis jamais occupé.

LE PÈRE MICHEL.

Je vais donc te l'apprendre : je lui donnerai deux mille pistoles. Est-ce que ça te suffit?

FRANÇOIS.

Père Michel...

LE PÈRE MICHEL.

Si ça ne te suffit pas, je peux te dire que je lui donnerai de plus la moitié de mes bêtes à cornes. Ce coup-là, ça fait-il assez?

FRANÇOIS.

Mais, inutile...

LE PÈRE MICHEL.

Enfin, à ma mort...

LA MÈRE MICHEL, *larmoyante*.

Le plus tard possible, mon pauvre homme !

LE PÈRE MICHEL.

A ma mort, le Vieux sera claqué : elle aura tout mon argent, le reste du bétail, — et la terre ! à charge, comme de juste, d'entretenir ma veuve ici présente sa vie durant. Est-ce que ça te suffit?

FRANÇOIS.

Je vous assure...

LE PÈRE MICHEL, *debout, lui frappant sur l'épaule, froid et dur.*

Bon ! Écoute-moi : ça doit te suffire pour te faire comprendre que tu n'auras jamais ma fille. (*Puis, satisfait, il va se rasseoir et recommence à manger.*)

FRANÇOIS.

Est-il possible ! Je ne la recherche pas à cause de son argent, mais parce que je l'aime...

LE PÈRE MICHEL.

Entendu, entendu ! Mais moi, je ne la marierai qu'avec un gars qui ait du bien. Allons ! Amis tout de même! Un verre, mère Michel. On va trinquer!

FRANÇOIS.

Ce n'est pas possible, ce que vous me dites là. Pas possible ! Ce que vous dites là me désespère !

LE PÈRE MICHEL, *la bouche pleine.*

Oh ! si tu as du désespoir, surtout ne me le montre pas ! Moi, le sentiment, ça me retourne.

FRANÇOIS.

Je ne pourrai pas vivre séparé de Francine !

LE PÈRE MICHEL, *tranquillement.*

C'est une habitude à prendre.

FRANÇOIS.

Vivre sans Francine, j'aime autant mourir !

LE PÈRE MICHEL.

Bah ! on dit cela !

FRANÇOIS.

On le fait, aussi ! Vous verrez.

LA MÈRE MICHEL, *qui a apporté un verre.*

Allons ! allons ! pas de bêtises ! Bois toujours un verre de pinard, ça te remettra de ton émotion.

LE PÈRE MICHEL.

De quoi te mêles-tu encore? Puisqu'il n'en veut pas, ça va bien. (*Il verse dans son verre le contenu du verre de François. Ce jeu de scène, trouvé par l'interprète, est de la première importance.*)

FRANÇOIS.

Écoutez, père Michel ! Si c'est l'argent qui vous arrête, gardez-le : j'épouserai Francine sans un sou.

LE PÈRE MICHEL.

Parlons-en ! Vous feriez un joli ménage de gueux ! Crois-tu qu'ayant du bien, je souhaite de

voir mes petits enfants aller par les chemins le derrière nu et les pieds dans la crotte?

FRANÇOIS.

Alors... c'est tout?

LE PÈRE MICHEL, *toujours à table.*

C'est tout.

FRANÇOIS.

Alors...

LE PÈRE MICHEL, *avec impatience.*

Ben oui... voilà... C'est tout.

FRANÇOIS, *se révoltant.*

Oh! non, ce n'est pas possible, que ce soit tout!

LE PÈRE MICHEL, *durement.*

Suffit, suffit. Maintenant, mon gars, le mieux à faire, c'est de t'en aller. Compris?

LA MÈRE MICHEL, *s'approchant.*

Écoute, Michel, tu n'es pas juste!

LE PÈRE MICHEL.

Tiens! la mère, à cette heure! Qu'est-ce qui lui prend?

LA MÈRE MICHEL.

J'ai peut-être le droit de dire un mot!

LE PÈRE MICHEL.

Savoir.

LA MÈRE MICHEL.

Il s'agit de ma fille.

LE PÈRE MICHEL.

Eh bien?

LA MÈRE MICHEL.

Eh bien ! ça n'est pas juste. Tu es trop dur pour le François. C'est un bon ouvrier.

LE PÈRE MICHEL.

Un bon ouvrier, oui ; un excellent garçon de ferme, mais qui n'a pas le sou.

LA MÈRE MICHEL.

Ce n'est pas un crime.

LE PÈRE MICHEL.

Aussi je ne demande pas qu'on le pende; mais je ne lui donnerai pas ma fille.

LA MÈRE MICHEL.

Et moi, je veux que ma fille soit heureuse ! Ils s'aiment, ces enfants !

LE PÈRE MICHEL.

J'ai déjà dit que ça leur passerait. (*Buvant.*) Y a pas que l'amour !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! heureusement ! S'il n'y avait que ça ! Regardez-moi ce beau museau. Plutôt que d'y frotter ma figure, j'aimerais mieux... (*Elle fait mine de le gifler.*) Tiens ! Tiens ! y appliquer des gifles jusqu'à l'instant qu'il dise oui !

LE PÈRE MICHEL, *impassible.*

Tu peux cogner. Je ne dirai jamais oui.

LA MÈRE MICHEL, *les bras croisés.*

Ainsi ! Butté !

FRANÇOIS.

Je vous remercie, mère Michel, d'avoir eu pitié de moi.

LA MÈRE MICHEL.

Qui n'en aurait pitié ! Je t'aime comme mon garçon.

LE PÈRE MICHEL, *tranquille.*

La soupe est-elle bientôt prête? Je commence à crever de faim.

LA MÈRE MICHEL.

Voilà ! Voilà comment il est ! Un jour pareil !

LE PÈRE MICHEL.

Un jour que je vais être forcé de flanquer à la porte ce pauvre François.

LA MÈRE MICHEL.

Michel ! Ah ! mauvais homme !

FRANÇOIS, *vers la porte.*

Vous n'aurez pas cette peine. Je pars

LE PÈRE MICHEL.

Bonsoir.

FRANÇOIS.

Vous ne me reverrez pas. Adieu.

LE PÈRE MICHEL.

Adieu.

SCÈNE V

Au moment où François va partir, le Vieux se redresse dans son fauteuil. Il est blanc de cheveux et de moustaches, sans barbe, vêtu d'une houppelande qui peut être une vieille capote.

LE VIEUX, *avec une grande autorité, mais d'une voix d'abord tremblante.*

Reste, François !

LE PÈRE MICHEL, *stupéfié.*

Quoi qu'il dit? Quoi qu'il dit?

LA MÈRE MICHEL, *joignant les mains.*

Hélas ! Grand Dieu !

LE VIEUX.

Je dis : Reste, François ! Et je dis que François épousera Francine.

LA MÈRE MICHEL.

Le Vieux qui parle, à cette heure !

LE PÈRE MICHEL.

Ah ! mais ! Ah ! mais !

LE VIEUX, *se levant, tout trébuchant. Sa voix, peu à peu, se raffermit.*

Assez ! Silence ! Écoutez-moi, lorsque je parle !
J'ai bien assez longtemps écouté, dans mon ombre,
Les mots qui suffisaient à remplir vos journées.
C'est mon jour, aujourd'hui, et mon heure est [sonnée !
Tant qu'il ne s'agissait que de pauvres affaires,
De maigres intérêts et de troubles soucis,
Pourquoi lever, d'un geste vain, mes mains ridées,
Quand ces choses étaient, par vous deux, décidées?
Ils sont déjà lointains, tous les bruits de la vie,
Et je les entendais, dans l'ombre, sans envie.
Tandis que, peu à peu, ma vieillesse s'achève,
Je vivais moins dans ce logis que dans mon rêve.
(Avec plus de force.)
Mais d'entre les vivants je ne suis pas rayé !
Le bruit de vos débats, ce soir, m'a réveillé.
Et j'entends qu'à ma voix chacun ici s'incline,
Quand j'ordonne : François épousera Francine.

LE PÈRE MICHEL, *se levant.*

Enfin, nous direz-vous, Vieux, par quelle impu- [dence...

LE VIEUX.

Toi, je croyais t'avoir déjà crié : Silence !
Allons ! au garde à vous ! Mais non, ça ne sait pas !

LE PÈRE MICHEL.

De quel droit venez-vous parler dans ce débat?

LE VIEUX.

Du droit que tout d'abord je reçois de mon âge.
Mais c'est peu : les vieillards ne sont pas toujours [sages.
Si je parle d'un ton qui commande et défend,
C'est que tous, devant moi, vous êtes des enfants.
(*Geste du père Michel.*)
Des enfants, que je vois, depuis le premier jour,
Vivre paisiblement de travail et d'amour ;
Paisiblement, dans la tristesse ou dans la joie ;
Petitement, chacun chez soi, chacun pour soi.

LE PÈRE MICHEL.

Et puis après? Comment voulez-vous donc qu'on [soit?

LE VIEUX.

Le droit de vous parler, comme je fais, en Maître,
Vous pourriez, sans le discuter, le reconnaître !
Je l'ai gagné, jadis, aux sanglantes années
Qui vous semblent, à vous, des dates surannées !
Je l'ai gagné lorsque j'ai fait la Grande Guerre !
C'est bien loin, dans le temps, et vous n'y pensez [guère !
J'ai souffert, cependant, moi, d'atroces souffrances...
J'ai souffert jusqu'au bout, sans une défaillance.
Et quand, ayant souffert cette souffrance-là,
Un homme, à son foyer, rentre et dit : « Me voilà ! »
Il a droit — aussi vieux que vive cet ancêtre —
Que tous, le front courbé, l'écoutent comme un [Maître

LE PÈRE MICHEL, *dominé.*

Oui, vous avez souffert. Et je ne dis pas non.
Mais...

LE VIEUX, *qui ne l'entend pas.*

J'avais peur, d'abord, quand tonnait [le canon.
J'ai tenu, cependant. J'ai vu mes camarades
Le corps ensanglanté et la face hagarde.
J'ai tenu. Et 'ai vu les meilleurs d'entre eux morts.
Et j'ai tenu toujours, et, j'ai tenu encor.
De la boue et de l'eau — ici — jusqu'à mi-corps,
Bravant une douleur longue et toujours égale,
Plus dure à supporter que le danger des balles,
J'ai tenu, j'ai tenu, j'ai tenu jusqu'au bout :
J'ai tenu, mes enfants ! Et j'ai tenu pour vous...

LA MÈRE MICHEL, *près de lui.*

Père, reposez-vous ! Vous vous ferez du mal...

LE VIEUX, *la repoussant.*

Laissez-moi ! Ma carcasse, à moi, ça m'est égal !
(*Plus doucement.*)
J'ai souffert, voyez-vous, des souffrances bien dures
Pour mes petits-enfants et pour leurs joies futures ;
Pour que, sans crainte au cœur, ils puissent vivre [heureux
Et travailler en paix dans la France, chez eux ;
Pour qu'ils ne voient jamais les heures meurtrières

Qui sont encor devant mes yeux, comme d'hier.
J'ai souffert pour vous tous, qui êtes ma famille :
(*Avec tendresse.*)
Pour le bonheur lointain de ma petite-fille...
Et vous, vous espériez, quand elle aime un garçon,
(*Violemment.*)
Que je tolérerais... Non ! Pas tant de façons !

FRANÇOIS.

Qu'il parle bien ! Qu'il sait bien parler, tout de [même

LE VIEUX.

François étant bon gars, puisque Francine l'aime,
Je répète : François épousera Francine.

LE PÈRE MICHEL, *radouci.*

Eh bien ! on verra ça... Ça vaut qu'on l'examine.

LE VIEUX, *grandi et les dominant.*

Non ! Tout de suite ! Rien ! Je veux. J'ai com- [mandé !
Quand on a tout donné, on peut tout demander.
Et je vous ai, jadis, offert jusqu'à ma vie.
Ma volonté ici, sera seule suivie !

LE PÈRE MICHEL.

Pourtant...

LE VIEUX, *hors de lui.*

Assez ! J'ai dit ! Exécution ! Silence !
Par les anciens dangers, par l'ancienne souffrance !

Obéissez ! Obéissez ! Assez, le Bleu !
Obéissez !... Ah ! Quoi... Au secours, au...
(*Il s'effondre.*)

LA MÈRE MICHEL, *s'empressant.*

Grand Dieu !
Il se meurt... Couchons-le... Ah ! ciel ! quelle misère !

FRANÇOIS.

Voilà qu'il meurt pour nous ! Merci, pauvre grand-
[père...

LE PÈRE MICHEL.

François, prends mon cheval. Va chercher ta
[promise.

LE VIEUX, *de loin.*

C'est mon dernier assaut. Mais la tranchée est prise...

Rideau.

TABLE DES MATIÈRES

POULOT EN ITALIE.

I. — Le voyage 15
II. — Vue générale 31
III. — Rivoli et Vérone 45
IV. — L'Altipiano 57
V. — La Palme de Solférino 67
VI. — Les petites villes 73
VII. — Rome 79
VIII. — Le Piave 99
IX. — Venise 117
X. — L'armistice 125

LES QUATORZE STATIONS.

I. — Le départ 131
II. — Veillées 133
III. — Combat 136
IV. — Repos 139
V. — Combat. L'enfant blessé 142
VI. — L'enfant blessé (*suite*) 144
VII. — La Terre 147
VIII. — L'enfant console sa mère 150
IX. — Retour 153
X. — Mort d'un ami 156
XI. — Marche 159
XII. — Combat 163
XIII. — L'enfant blessé 166
XIV. — Tout est consommé 170

LES VISAGES DE LA TERRE.

I. — Flirey 175
II. — Le Labyrinthe 178
III. — Verdun 181
IV. — Soissons 184
V. — La Somme 187
VI. — Champagne 190
VII. — Altipiano d'Asiago 193

LE VIEUX 197

POÈMES

GABRIEL-TRISTAN FRANCONI

1887-1918... Deux dates qui symbolisent le bref destin de Gabriel-Tristan Franconi, poète et romancier mort au champ d'honneur ! Ce sont ses derniers vers qui ont été réunis ici, par la piété de sa veuve et de ses amis. Et ce livre devrait être dans toutes les bibliothèques, auprès de « Un tel de l'Armée française », pour y défendre le souvenir d'un lettré d'une légendaire bravoure, dont « le sens solide de la race », comme dit M. Fernand Divoire dans une très belle monographie critique, se manifesta aussi énergiquement dans ses écrits que dans ses gestes. Car, écrivain de race, Gabriel-Tristan Franconi mena, dans la Foire aux Chimères et les Lions qu'il avait fondés, le joyeux combat littéraire, avant de mériter huit citations émouvantes et de tomber en ligne, le 23 Juillet 1918 à l'assaut de Sauvillers.

POULOT EN ITALIE
LOUIS LEFEBVRE

Vous souvient-il du Paysan du Danube, et de ses étonnements ? Ce n'est pas lui, mais un paysan du Limousin spirituel et jovial que Louis Lefebvre écouta parler, alors qu'il faisait campagne en Italie, au cours de la Grande Guerre. Poulot fait, là-bas le premier voyage de sa vie. Il regarde, il écoute ; quand il évoque ce qu'il voit, c'est en traits nets, avec des couleurs franches ; c'est en brave homme qu'il répète aussi ce qu'il a entendu, et son solide bon sens lui évite de tomber dans cette ironie facile qui surprend à l'étranger et qui blesse. Le récit de Poulot renouvelle en quelque sorte la « couleur » italienne, nous communique des impressions neuves. La belle sincérité de ce gars en bleu horizon nous plaît et plaira à nos amis italiens. L'on acclamerait Poulot, à Venise !

PQ
2623
E37P6

Lefebvre, Louis
Poulot en Italie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY